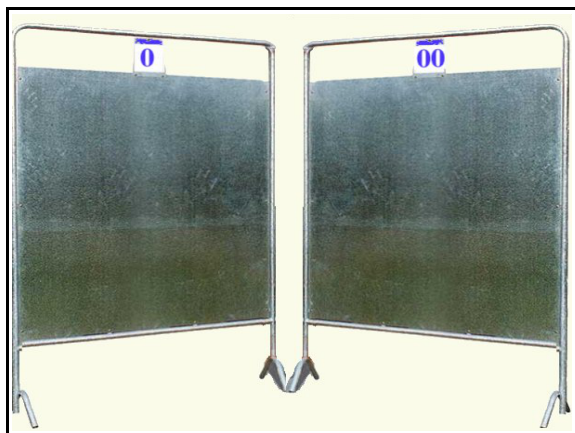


René Collinot

L'EN DEMAIN



Fictions
Le Témoin gaulois

[Le Témoin gaulois](#) – L'En Demain

FICTIONS

L'EN DEMAIN

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit
[Le Témoin gaulois](#)
relève de l'escroquerie.

TABLE DES MATIÈRES

L'En demain

I. Shark	7
II. Alcédiane Princesse	38

[Le Témoin gaulois](#) – L'En Demain

Cette nouvelle a paru d'abord dans le recueil intitulé *Fantasques*, puis nous l'en avons retirée : c'était une pièce de circonstances qui nous a paru trop datée.

Et pourtant, elle pourrait redevenir d'actualité aux prochaines présidentielles : il suffira sans doute de remplacer la très sophistiquée Alcédiane Princesse par la très vulgaire Marlène Lapin.

Mardi 8 octobre 2013

Les comédiens peuvent changer : la comédie reste la même, hélas !

Jeudi 4 février 2016

L'En demain

En ce temps-là, l'absurdité des institutions et la médiocrité du personnel politique ne laissaient aucun choix aux Français.

I. Shark

« *Y en a qui mégrice su la tête...* » (Raymond Queneau)

Jeudi 15 juillet 2021

Il court comme on fait dans les rêves, sans avancer : pourtant il faut qu'il le rattrape, avant qu'il ne s'explode !

C'est l'angoisse qui l'a réveillé, le cœur battant. Près de lui, Annie dort profondément, comme chaque fois qu'elle veut échapper à de trop lourdes préoccupations. Il a respiré profondément pour se détendre, s'est levé avec précaution et s'est retrouvé bientôt dans la cuisine. Mais l'angoisse l'y a suivi. Le gosse a disparu depuis plus de six jours, son père est passé le leur dire la veille parce qu'ils devaient dîner ensemble ce soir-là, et personne n'a la moindre idée de ce qu'il est devenu, ni même des raisons de son départ. Clément est un garçon de dix-huit ans sans histoires, bien intégré – il vient de passer son bac sans effort et a été sélectionné pour entrer à la fac de Droit – apparemment bien dans sa peau, avec une foule de copains et de copines et des petites amies à géométrie variable, dont la dernière, Camille, tient le coup depuis plus de trois mois, et n'en sait pas plus sur sa disparition que sa sœur et ses parents.

Le Témoin gaulois – L'En Demain

Dujardin a allumé la radio et préparé le café en écoutant les informations de sept heures. Café est un grand mot : depuis la rupture de toutes relations de l'Europe (mieux vaudrait dire : des pays européens) avec l'Afrique, l'on ne s'approvisionne plus qu'en Amérique du Sud, et le franc n'étant pas plus convertible que les autres monnaies de l'ancienne zone euro, il faut payer en dollars, ce qui rend cette denrée presque inaccessible, comme beaucoup d'autres d'ailleurs. Aussi est-il revenu au café au lait de son enfance, le lait faisant passer le goût de l'orge torréfié. Rien de neuf à part les cinq ou six attentats habituels à travers le pays qui n'ont fait que cent-vingt morts, la création par ordonnance d'une nouvelle ZUV à Épinay-sur-Seine, et la réception donnée par le président Shark en l'honneur du nouveau Conseil Supérieur de la Magistrature, après la cinquième épuration de ce corps.

Épinay avait été la première Zone Urbaine Nettoyée, et devait servir de vitrine au régime. En 2008, le président Shark avait décidé de faire un exemple, des émeutes graves y ayant éclaté. Le couvre-feu avait été proclamé de vingt et une heures à sept heures et la troupe qui avait investi la ville avait reçu l'ordre de tirer à vue sur les contrevenants. Devant l'ampleur de l'insurrection qui s'en était suivie, on avait dû recourir à la mitrailleuse lourde, au canon et à l'aviation. On ne saurait sans doute jamais le nombre exact des victimes, mais la peine de mort, rétablie à la suite de ces troubles, avait été appliquée à 1500 terroristes quand le calme fut revenu. Le couvre-feu était maintenu, la ville entourée d'un mur de barbelés électrifiés et contrôlée en permanence par les patrouilles de Milices Civiques composées de citoyens volontaires qui y servaient soit par périodes d'un mois par an, soit à temps

Le Témoin gaulois – L'En Demain

complet, et qui, relevant directement de l'autorité du président, avaient reçu des pouvoirs presque illimités. Ce système avait été progressivement étendu à toutes les « banlieues dangereuses », mais une sourde résistance s'y était organisée, et quand elle s'était manifestée en force à Lyon, on avait transformé la ZUN concernée en Zone Urbaine Vacante : tous les habitants survivant à la dernière répression avaient été conduits vers des camps de regroupement. On n'en savait rien d'autre que ce que des films de propagande montraient : les familles, apparemment bien nourries, s'y trouvaient réunies dans des baraques fraîchement peintes de couleurs pastel et entourées de parterres fleuris ; sous la protection des Milices Spéciales, les enfants allaient à l'école et les adultes étaient employés à des travaux d'intérêt public, et en premier lieu aux barrages électrifiés et hérissés de barbelés qui isolaient les ZUV du reste du monde. Mais le bruit courait que la mortalité y était élevée. Puis d'autres ZUV avaient été créées et, pour empêcher la constitution de maquis, des Zones Rurales Vacantes avaient vu le jour dans les régions peu peuplées de montagnes et de forêts, enfin il avait fallu également nettoyer les Zones rurales les moins prospères où vivait un menu peuple de petits exploitants acharnés à survivre et très contestataires. Les zones plus riches, comme les centres villes, avaient été sécurisées, c'est-à-dire entourées de murs de béton pratiquement infranchissables, à l'abri desquels les habitants pouvaient vaquer presque tranquillement à leurs occupations sous la protection des Milices Civiques. À coup sûr, le passage d'Épinay d'un statut à l'autre signait l'échec de la politique de nettoyage.

Sur l'écran, le président Shark tient un discours énergique. C'est

Le Témoin gaulois – L'En Demain

un petit homme malingre et souffreteux, doté d'une grosse tête, d'un grand front et de grandes oreilles et prématurément vieilli. Sa voix chevrote légèrement, mais les gestes sont aussi fermes que les propos : le temps de la clémence et du laisser-aller est passé, le corps judiciaire doit appliquer la loi dans toute sa rigueur et sans état d'âme. La peine de mort n'a été rétablie, à regret, que dans un nombre de cas limité : viol de mineurs, infanticide et terrorisme. Sur ce dernier point, les juges doivent, en ce qui concerne la culpabilité, s'en remettre aux conclusions de la police, qui fait bien son travail. Ils ne sont là que pour prononcer les peines, conformément au Code. À chacune des réformes que le malheur des temps a rendues nécessaires, il y a eu quelques résistances de la part des juges, deux ou trois ont démissionné, ce qui est leur droit, mais quelques brebis galeuses ont essayé de tourner la Loi : en cinq purges, on n'en a pas destitué plus d'une centaine, ce qui prouve la fidélité des juges à leur mission et aux institutions. Le président conclut en leur réitérant sa confiance et en les assurant de la reconnaissance de la nation.

Annie est arrivée comme il finissait de ranger la vaisselle, et naturellement ils ont tout de suite parlé de Clément. Autrefois ses parents auraient déjà signalé sa disparition à la police, mais il ne peut plus, bien sûr, en être question, son nom serait immédiatement inscrit au Fichier des Suspects, et mieux vaudrait alors ne pas le retrouver. Par chance, nous sommes le 15 juillet, la Milice Lycéenne est en vacances et la Milice Universitaire ne constatera pas son absence, à supposer qu'elle se prolonge, avant novembre ; ensuite, les choses iront très vite, on interrogera ses parents, puis on croisera toutes les sources informatiques

Le Témoin gaulois – L'En Demain

disponibles, et il sera déclaré suspect avant la fin de l'année. Il reste donc quatre mois pour le retrouver. Comme ses parents n'ont aucune possibilité de quitter notre ZUS, c'est à lui qu'il reviendra de faire les recherches si l'enquête les conduit à l'extérieur. À soixante-dix ans, il vient d'obtenir sa retraite parce qu'il totalisait 50 annuités et dispose de tout le temps nécessaire et, n'ayant jamais fait de vagues, il est aussi libre de ses mouvements qu'on peut l'être.

« Si tu quittes la ZUS, je t'accompagnerai ! dit aussitôt Annie, comme il s'y attendait.

– Non, la sortie d'une seule personne paraîtra moins suspecte que celle d'un couple, il vaut mieux que tu restes pour m'informer s'il y a du nouveau ici, et puis nous pouvons avoir à suivre plusieurs pistes à la fois, et il faut que l'un de nous reste disponible. De plus, tu travailles encore, et ne peux t'absenter longtemps, il faut garder tes disponibilités pour les urgences ! »

Annie s'est inclinée à contre-cœur devant ces raisons et il comprend ses réticences : dans une telle situation, rien n'est pire que d'attendre sans pouvoir agir. Au moins, son travail lui sera un dérivatif.

Après son départ, il s'est branché sur le Réseau. D'ordinaire, depuis un mois, il écrit sur son vieux portable (les nouveaux sont obligatoirement branchés sur le réseau, et leur contenu régulièrement passé au crible par le Service Réseau de la police), puis il fait une grande promenade de deux ou trois heures après déjeuner avant de se remettre au travail jusqu'à l'arrivée d'Annie, mais aujourd'hui, il a d'autres chiens à fouetter ! Il s'est donc installé devant le mur d'images, l'a allumé et reste perplexe devant

Le Témoin gaulois – L'En Demain

le menu. Par où commencer ses recherches, sachant qu'elles peuvent être épiées et que de toutes façons, si cette affaire venait au jour, le Service Réseau les reconstituerait sans peine ?

Il commence sans illusion par le blog de Clément. Sans surprise : il a cessé d'y écrire le 8 de ce mois, et ce ne sont que des billets d'humeur car il est permis, comme au temps de Beaumarchais, de tout écrire « *Pourvu que [l'on] ne parle ni de l'autorité, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, sous la direction, néanmoins, de deux ou trois censeurs* ». Dujardin n'y discerne aucune indication utile, comme il s'y attendait. À titre d'exemple, le dernier billet est consacré à une visite qu'il a faite récemment aux sépultures des rois dans la cathédrale de Saint-Denis. Il s'attarde plus spécialement sur celle d'Isabelle d'Aragon qu'il décrit en ces termes :

« L'épouse de Philippe le Hardi repose sur un soubassement de marbre noir qui rehausse l'éclat du marbre blanc du gisant (mais celui-ci, jadis paré de couleurs claires, devait faire un contraste moins saisissant). Ce qui fait l'intérêt particulier de ce gisant, conforme par ailleurs à la tradition – la jeune morte porte la couronne de reine de France et deux chiens, symboles de fidélité, sont couchés à ses pieds – est la pose et le traitement du corps et du costume. Isabelle n'a pas les mains jointes : la dextre repose au milieu du petit décolleté rond, tandis que la senestre qui pend le long du corps tient un objet difficilement identifiable, une sorte de rouleau. Les formes féminines ne sont plus dissimulées par la draperie rigide du costume : la robe moule les seins et retombe en plis harmonieux... Là s'arrête le réalisme : impossible de reconnaître dans cette effigie une jeune femme de vingt-quatre ans, morte enceinte au passage d'un gné, alors qu'elle revenait de croisade, le 8 juillet 1250 ! »

Le Témoin gaulois – L'En Demain

À la réflexion il se demande sous quel prétexte et avec quelle autorisation Clément aurait pu sortir de la ZUS ? Et depuis quand s'intéresse-t-il à l'art funéraire du Moyen Âge... À ce moment, et comme pour lui répondre, surgit l'image de Camille :

« Bonjour Camille ! »

– Bonjour !

– Je pensais justement à toi, en consultant le blog de Clément. »

– Justement, il faut que je vous voie...

– Quand tu voudras.

– Alors, j'arrive, ne bougez pas ! »

Elle a aussitôt coupé la communication. Il éteint le mur d'images et prépare pour Camille un *ersatz* de café, qu'elle prendra sans sucre. C'est une jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans, qui a entrepris des études scientifiques parce qu'elles débouchent sur quelques-unes des rares carrières qui ne se soient pas fermées aux femmes, les vocations masculines étant trop peu nombreuses, et le recrutement d'immigrés tari : l'Europe est coupée de l'Asie et de l'Afrique déchirées par la confrontation de la Chine et des U.S.A, et aucun Américain, du Nord ou du Sud, n'aurait plus l'idée d'y faire des études, et encore moins d'y tenter une carrière. Camille prend son café. De taille moyenne, les cheveux châtain encadrant ou dissimulant à son gré un visage qu'il trouve encore enfantin, elle porte selon la mode du jour une robe longue et cintrée de couleur pastel. Ce qui frappe en elle, c'est la vivacité du regard, l'allure décidée.

« Tu as du nouveau, je crois ?

– Avez-vous lu le blog de Clément ?

– C'est la première idée qui m'est venue, naturellement, mais

Le Témoin gaulois – L'En Demain

comme je m'y attendais, je n'y ai rien trouvé...

- Bien sûr, s'il est entré en clandestinité, il s'est bien gardé de prévenir la police et de lui donner une piste ! Le dernier texte ne vous a pas surpris ?
- Disons que je me suis posé deux questions. La première est la manière dont il s'y est pris pour passer de Paris – Zone Urbaine Sécurisée – à Saint-Denis, Zone Urbaine Nettoyée ?
- Et la seconde ?
- Depuis quand s'intéresse-t-il à la statuaire médiévale ?
- Bon, Clément a l'esprit ouvert, il est curieux de tout, mais je crois que si cette passion lui était venue, il m'en aurait parlé. Moi, ce qui m'a frappée, c'est que son texte est composé de quelques copier/coller à partir d'articles pris à la hâte sur le Réseau. Il n'y a là pas une réflexion ni un mot qui soient de lui, et il n'a même pas pris la peine de rechercher une bonne photo : il ne sait même pas ce que la reine tient dans sa main gauche !
- Selon toi, il n'y serait pas allé ?
- Je ne dis pas ça. Je relève aussi une erreur troublante : la date de sa mort, qui vient compléter des circonstances qui n'ont rien à faire ici, est inexacte, elle est morte le 28 janvier 1271 et n'avait que trois ans en 1250 !
- D'où tu conclus ?
- Que cet article est un rendez-vous, fixé peut-être devant le gisant d'Isabelle d'Aragon, le 8 juillet, date de la disparition de Clément, à 12 heures 50 !
- Un rendez-vous, mais à qui ?
- C'est à vous de me le dire. Pourquoi ce gisant plutôt qu'un autre ? Savez-vous si Clément connaissait à Saint-Denis ou

Le Témoin gaulois – L'En Demain

ailleurs une Isabelle ?

– Ma foi non, ce n'est plus un prénom très courant !

– Et un Philippe ?

– Mais oui, pourquoi ? C'était un ami d'enfance qui s'est trouvé pris par hasard dans le nettoyage de la Zone Urbaine de Saint-Denis et qui a disparu... Il n'en a plus jamais eu de nouvelles. Mais ce nom ne figure pas dans son texte ?

– Il y figure dès la première ligne : Isabelle d'Aragon était *l'épouse de Philippe le Hardi* ! »

En d'autres circonstances, il aurait souri de pitié en entendant Camille élaborer ce très mauvais polar, sur une trame aussi ringarde, mais en l'occurrence, il ne demandait qu'à la croire :

« Bon, mais c'est rassurant ! Nous savons déjà que Clément n'a pas été enlevé par une milice, ni arrêté par la police, et qu'il a repris contact avec son copain en lui fixant ce rendez-vous !

– Sans doute, mais c'était une expédition risquée, et le séjour irrégulier en Zone Nettoyée est dangereux !

– Ce qui nous ramène à ma première question : comment a-t-il fait pour s'y rendre ?

– Vous savez bien qu'avec de l'argent, on peut obtenir n'importe quoi !

– Mais Clément n'en avait pas, ou très peu !

– Alors c'est Philippe ou son réseau qui l'ont exfiltré ! Qu'allez-vous faire ?

– Mais je vais, grâce à toi, rassurer ma femme et ses parents. Il me semble que nous ne pouvons rien faire de mieux que d'attendre son retour, sans attirer l'attention sur cette absence dont il aurait pu aviser l'un de nous, au lieu de nous plonger dans

Le Témoin gaulois – L'En Demain

l'inquiétude ! Il sera toujours temps qu'il s'explique !

– Je ne suis pas d'accord ! Je crois qu'il l'aurait fait s'il avait pensé partir pour plusieurs jours. Il peut avoir besoin d'aide, à votre place j'essaierais de le contacter. Bon, il faut que j'y aille...

– Je vais y réfléchir. De toutes façons, on se tient au courant. »

Camille l'ayant laissé, rassuré malgré tout, il téléphona aux enfants de venir dîner, il avait de bonnes nouvelles à leur annoncer. Puis il reprit son train-train jusqu'au retour d'Annie, à qui il s'empessa de rapporter sa conversation avec Camille, sans lui faire part de l'inquiétude de la jeune fille.

« Et tu comptes attendre combien de temps sans rien faire ? lui dit sa femme

– C'est ce que m'a demandé Camille, reconnut-il, elle est inquiète parce que, selon elle, il ne comptait pas s'absenter plus d'une journée ou deux, sinon il nous aurait prévenus...

– Mais bien sûr, il faut retrouver sa trace et le ramener, ce n'est qu'un gamin. Si tu ne le tentes pas, je m'en chargerai ! »

Aux enfants, il fit un compte rendu complet de la situation. Déjà ébranlé par la réaction d'Annie et les arguments de Camille, il reconnut sans difficulté qu'il devait s'occuper dès le lendemain de cette affaire. Son fils et sa belle-fille, sans être suspects, figuraient au Fichier des Repentis. Le premier, comme avocat, s'était occupé jadis des immigrés sans papiers mais avait depuis longtemps renoncé à cette activité, parce qu'il n'y avait plus personne à aider depuis que l'Europe, dont c'était alors la seule attribution politique avec la défense, avait pris le parti de cueillir sans jugement les rs en situation irrégulière dans les aéroports, les entreprises et les écoles ainsi que dans les camps où échouaient

Le Témoin gaulois – L'En Demain

les *boat people* dont on n'avait pas coulé les embarcations, pour les charger dans des bateaux, sans distinction d'âges ou de sexes, et les rejeter munis d'une simple bouée de sauvetage dans les eaux territoriales des pays d'où ils venaient ; puis sous la pression de l'opinion internationale, largement relayée par les entreprises européennes, on avait fermé les yeux sans le dire à une immigration clandestine en provenance de l'Europe de l'Est : on se contentait de parquer ces travailleurs sans droits dans les ZUN, aux abords des usines. Sa belle-fille avait renoncé officiellement à militer dans un parti autre que l'U.R.F. (Union pour la Renaissance de la France) et s'était officiellement retirée de toute organisation politique : il en allait de l'avenir de leurs enfants. Ils ne pourraient prendre aucune initiative sans attirer l'attention et être versés au Fichier des Suspects. Le grand-père irait donc à Saint-Denis et tenterait de retrouver Clément ou Philippe, ou au moins de savoir ce qu'ils devenaient pour les aider et, si possible, ramener Clément. Il tiendrait sa famille au courant et ne rentrerait que lorsqu'il aurait accompli sa mission.

Vendredi 16 juillet 2021

Le lendemain, dès l'ouverture des bureaux, il se présenta au commissariat de son quartier et fut orienté par une gracieuse hôtesse vers le Service des Laissez-passer. Malgré l'heure matinale, une dizaine de personnes attendaient déjà, assises sur des bancs de bois dans un couloir sale et mal éclairé. L'État avait maintenu l'effort d'accueil et de propreté, voire de confort entrepris à la fin du XX^e siècle dans les locaux administratifs, du moins dans les Zones Urbaines et Rurales Sécurisées, mais le président Shark avait tenu à dissuader les délinquants et ceux,

Le Témoin gaulois – L'En Demain

toujours suspects, qui désiraient se déplacer, en aggravant au contraire le délabrement des locaux disciplinaires, des prisons et des bureaux contrôlant les mouvements de population.

Quand son tour vint, Dujardin frappa poliment à la porte et attendit qu'on lui dise d'entrer. Passé le seuil, il se trouva dans un petit bureau crasseux au fond duquel un employé très gras et d'apparence négligée, tapi derrière son écran, tapotait son clavier d'un air d'ennui, le regard vague. Après cinq longues minutes de ce manège, il finit par relever la tête et demanda d'un ton impatient à l'intrus ce qu'il foutait là puis, s'avisant de l'aspect respectable du vieux prof, lui dit sur un ton moins rogue de s'asseoir.

« Je viens demander l'autorisation de me rendre dans la Zone Urbaine Nettoyée de Saint-Denis.

– Donnez-moi d'abord vos nom, prénoms, adresse et lieu de naissance... L'employé tapa à deux doigts ces renseignements sur son clavier et dit avec un soupir : Bon, votre fiche est correcte, mais je me demande ce qu'un Monsieur de votre âge peut avoir à faire dans ces mauvais lieux ?

– J'y ai travaillé autrefois, c'était avant que notre génial président n'entreprenne la Renaissance de la France...

– Un petit coup de nostalgie ? Mais vous ne reconnaîtrez rien ! Vous avez l'intention d'y rencontrer des gens ?

– Personne ! Enfin, nous sommes entre hommes, je voudrais retrouver une vieille amie, mais je préférerais que son nom ne soit pas mentionné, vous comprenez ? dit Dujardin en posant un billet de mille francs sur le bureau, cela pourrait me valoir des ennuis en famille !

Le Témoin gaulois – L'En Demain

- Bon, dit l'autre en empochant le billet avec un clin d'œil, mais il me faut un motif !
- On pourrait dire que j'ai entrepris une étude sur la basilique, et que j'ai besoin de vérifier sur place un certain nombre de détails, ce qui n'est d'ailleurs pas tout à fait inexact...
- Ouais, et il vous faudrait combien de temps ?
- Disons trois mois ?
- Trois mois ? Vous rêvez ?
- Excusez-moi, mais c'est le temps des vacances universitaires, vous verrez qu'en retraite on reste esclave de certaines habitudes de travail, répliqua Dujardin en lui glissant un second billet de mille.
- Bon, mais je vous assure que si j'y arrive, je me dépêcherai d'oublier ce bureau pourri et passerai mon temps aux cartes et à la pêche à la ligne ! »

Ayant complété et imprimé la fiche, il la lui tendit et lui dit de se présenter au bureau des bracelets, place Clichy. Sur quoi il le renvoya en lui souhaitant bonne chance.

Il était près de midi. Dujardin repassa chez lui, vérifia le grand sac où sa femme avait préparé sa trousse de toilette, du linge propre et un pantalon de rechange, et y ajouta *Tristram Shandy* dont il n'avait pas encore commencé la lecture, ainsi qu'une rame de papier. Puis il ouvrit le réfrigérateur, choisit au hasard un plat qu'il fit réchauffer au micro-onde, et écrivit un mot pour avertir Annie du succès de sa démarche et de son départ, à treize heures.

Il prit le métro et au lieu de changer à Clichy pour prendre la direction de Saint-Denis, comme il l'avait si souvent fait, il dut passer au bureau où étaient délivrés et fixés, sur présentation de la

Le Témoin gaulois – L'En Demain

fiche du Service des Laissez-passer, les bracelets électroniques. Les usagers réguliers de cette ligne, fort rares, car il s'agissait exclusivement de quelques fonctionnaires et policiers, ne renouvelaient leur bracelet que tous les six mois, et les habitants de la ZUS qui se risquaient exceptionnellement en ZUN se comptaient, pour une journée, sur les doigts de la main, aussi l'attente ne fut-elle pas longue et à treize heures trente il débarquait à Saint-Denis Basilique. En refaisant surface, il eut à subir un contrôle d'identité et une fouille en règle grâce aux bons soins d'une patrouille de la Milice Civique, mais comme ce n'était pas la première fois – ces contrôles étaient courants même en ZUS – il n'y prêta pas autrement attention, fasciné par le spectacle qui l'attendait : au lieu des bâtiments de béton datant du dernier quart du XX^e siècle et de la galerie marchande qu'il s'appropriait à emprunter, il n'y avait jusqu'à la basilique qu'un vaste champ de ruines que le bulldozer avait tassées à hauteur d'épaule, et d'où émergeaient de loin en loin des pans de murs étroits qui avaient résisté à la destruction. Une étroite tranchée s'ouvrait devant lui en direction du vieux monument apparemment épargné. Il s'y engagea, atteignit et traversa l'esplanade, puis entra machinalement dans l'édifice vide et silencieux qu'il parcourut jusqu'au quartier des gisants, où il retrouva sans trop de peine celui d'Isabelle d'Aragon. Il lut l'épithaphe, nota ce que la défunte tenait de sa main gauche et se demanda ce qu'il était venu faire ici. Il avait tout au plus vérifié que la cathédrale n'avait pas trop souffert et qu'il était en effet possible de donner un rendez-vous à cet endroit. En y venant, il avait remarqué que le quartier situé à sa gauche, au-delà de la rue Gabriel Péri, était apparemment

Le Témoin gaulois – L'En Demain

intact. Il sortit aussitôt de l'édifice, prit une tranchée qui devait le conduire dans cette direction, et retrouva enfin la rue de la République, dans un quartier dont les maisons restaient debout, mais offraient un aspect saisissant de délabrement : murs écaillés, lézardés, chaussées encombrées d'ordures, vitrines vides souvent protégées par des planches ; on avait même réinventé les étals du Moyen Âge, surmontés d'un volet horizontal qu'on devait rabattre le soir... Il avait gardé le souvenir d'une rue piétonne animée où se pressait une population jeune et joyeuse, bordée de commerces sans luxe mais actifs qui occupaient tous les rez-de-chaussée des immeubles bas. Aujourd'hui, les passants étaient rares et tristes et ils se hâtaient silencieusement vers leurs destinations respectives. Parmi eux, rares étaient les jeunes ; ils ne tenaient plus le haut du pavé, en groupes colorés et bruyants, mais rasaient les murs, solitaires, ou s'y appuyaient bras tendus, le dos tourné à la rue, les jambes écartées, se soumettant avec une apparente résignation aux contrôles des miliciens. Il cherchait un petit café, « Au rendez-vous des amis » où il avait eu jadis ses habitudes et dont le patron, Mahmoud, le connaissait bien et accepterait peut-être de l'orienter. Après être passé deux fois devant sans le reconnaître parce qu'il avait brûlé et que l'incendie n'avait laissé de la façade qu'un trou béant, il finit par franchir le seuil et se dirigea vers le comptoir qui occupait toujours le côté droit de la petite salle. Un inconnu s'y tenait, à qui il commanda un demi. L'homme, visiblement d'origine Nord-africaine, avait un visage ouvert et semblait régner avec bonne humeur sur ces ruines où quelques clients silencieux paraissaient attendre la fin des temps. Dujardin, après avoir échangé avec lui quelques

Le Témoin gaulois – L'En Demain

banalités, lui demanda s'il connaissait Mahmoud.

« M. Maurice Legoufflez, l'ancien patron ? Bien sûr, c'est à lui que j'ai acheté ce café... »

Après avoir encouragé le communautarisme, Shark avait changé complètement de cap et tenté de gommer toutes traces d'origines étrangères, en obligeant notamment les immigrés ou descendants d'immigrés depuis 1950 à échanger leur nom contre l'un des deux-cent mille patronymes français tombés en désuétude au XIX^e siècle, ce qui avait l'avantage, pour la police, de pouvoir aisément les suivre à la trace.

« Il a vendu ? Il n'était pas malade ?

– Si, en un sens, il n'a pas pu supporter de voir son commerce dans cet état, et a préféré se retirer des affaires. Il faut dire qu'il avait gagné beaucoup d'argent, même si, dans l'état où il se trouvait, il me l'a cédé pour une bouchée de pain.

– Il habite toujours dans le quartier ?

– Comment quitter une ZUN ? Même pas les pieds devant ! Il a gardé l'appartement du premier, et n'en bouge plus guère. Si vous voulez le voir, je peux vérifier s'il est là et le prévenir.

– Non, merci, dit Dujardin qui ne tenait pas à laisser de traces en cet endroit et ne pas recourir au téléphone, un étage ne me fait pas peur, je tenterai ma chance.

– Mais non, je vais l'appeler par la fenêtre de la cour, dit en riant le cafetier, qui l'avait deviné sans peine.

– Ma foi, si vous y tenez... »

L'homme sortit un court instant par la porte de derrière et rentra bientôt :

« Passez par cette porte, et avancez-vous dans la cour pour vous

Le Témoin gaulois – L'En Demain

faire reconnaître. M. Legoufflez vous indiquera le chemin, s'il accepte de vous voir ! »

Son client le paya, laissant un bon pourboire en plus de ses remerciements. La petite cour, avec ses quatre façades grises et ses fenêtres garnies de fleurs, semblait émerger du passé. Il n'avait pas fait trois pas qu'une fenêtre s'ouvrit au-dessus de lui. Il se retourna et vit la grosse tête d'un vieil Africain lui criant de prendre l'escalier A et de monter à l'étage, première porte à droite.

Mahmoud se tenait sur son seuil, vêtu malgré l'heure d'une ample robe de chambre qui laissait voir ses jambes énormément enflées. Il prit son visiteur par les épaules, lui donna l'accolade en pleurant : « Vous ne m'avez donc pas oublié ? Il y a si longtemps qu'on s'est vus, et il s'est passé tant de choses... » et le fit entrer dans un salon meublé de bric et de broc. Une grosse armoire normande voisinait avec deux divans bas sur lesquels avaient été jetées des couvertures de laine multicolores. Une table basse en chêne et un fauteuil de cuir complétaient l'ameublement. Il lui désigna le fauteuil, servit d'autorité deux verres d'anisette et s'effondra en face de son hôte sur le vieux canapé qui gémit sous son poids.

« Content de vous revoir, dit le vieux prof, cela doit bien faire dix ans que j'ai quitté cette université, j'ai souvent songé aux vieux amis de Saint-Denis, mais vous savez comment va la vie, on est pris dans un tourbillon, et il m'a fallu attendre la retraite pour revenir ici. Vous vous êtes donc aussi retiré ?

– Oui, pour beaucoup de raisons : mes mauvaises jambes, la ruine de ma maison et du quartier, la disparition de mes enfants...

Le Témoin gaulois – L'En Demain

- Comment, Ali et à Aïcha ? Tous deux ?
- Aïcha a été tuée pendant les événements : elle a pas pris part aux bagarres, mais elle voulait pas rester terrée ici, et j'ai pas pu l'empêcher de sortir... Une patrouille l'a rencontrée, et voilà !
- Et Ali ?
- Ali ? (le gros homme parut hésiter une fraction de seconde) Parti un jour, sans explication. Pourtant, on s'était pas disputés ! J'ai jamais su ce qu'il était devenu.
- C'est justement ce qui est arrivé à Clément, mon petit-fils. Mais lui nous a laissé un mot disant qu'il allait voir son ami Philippe, que tout le monde croyait mort... mentit à-demi Dujardin. C'est justement pour le retrouver que je suis ici. Vous connaissez bien toute la ville, pourriez-vous me mettre sur la voie ?
- Je connaissais toute la ville, mais la ville n'existe plus ! Une ZUN, c'est pas une ville et tout a bien changé. Pourtant j'peux m' renseigner, revoir de vieilles connaissances, mais i'm'faut du temps. Revenez après-demain, même heure. On dînera ensemble, excusez-moi de pas pouvoir vous garder ce soir. »

Dujardin remercia et prit congé. Il rentra dans le café, confia son sac au patron et lui dit qu'il le reprendrait avant la fermeture. La soirée était déjà avancée. Il flâna dans ce qui restait du quartier, espérant tomber inopinément sur Clément ou sur Philippe. De rares tramways et camions circulaient encore sur l'avenue Carnot, et les seules voitures qu'il vit furent celles de la police ou de la milice qui passaient en trombe, leur sirène hurlant. Cela faisait un grand contraste non seulement avec ses souvenirs, mais aussi avec la circulation de la ZUN, où un trafic beaucoup plus fluide et

Le Témoin gaulois – L'En Demain

silencieux que jadis, mais encore dense, animait les grandes artères : les véhicules particuliers avaient pratiquement disparu, mais les transports publics s'étaient beaucoup développés : bus, minibus et « colles », ces taxis collectifs inspirés des chirouts du Proche Orient. Il constata sans surprise que toute une partie des quartiers nord et est avait été rasée, en particulier son ancienne université, à la place de laquelle avait poussé une usine entourée de bidonvilles. Il fut plusieurs fois interpellé par des patrouilles, mais n'eut pas de mal à justifier sa présence : ses papiers étaient en règle, il portait le bracelet de rigueur, et il était assez naturel qu'il ait voulu revoir une ville où s'était écoulée une partie de sa vie. Fatigué, il revint vers l'ancien centre où il finit, après avoir récupéré son sac, par dénicher un vieil hôtel minable dont il serait le seul client. Après un dîner médiocre, il monta dans sa chambre et appela Annie pour lui dire qu'il avait commencé ses recherches et qu'elles allaient bon train ; de son côté, elle n'avait rien de nouveau à lui apprendre. Puis il ouvrit son livre et s'endormit presque aussitôt, épuisé.

Au réveil, il dut renoncer à utiliser la douche, depuis longtemps hors d'usage, fit quand même une toilette consciencieuse dans le lavabo ébréché, se rasa, et descendit déjeuner. Il était déjà neuf heures, mais il voulait remettre à plus tard l'analyse de la situation, et prit son faux café lentement, en observant la salle. Quelques ouvriers se tenaient debout devant le comptoir, silencieux comme les deux femmes qui occupaient une autre table et deux miliciens qui prenaient un verre de vin en face de lui, le talkie-walkie rivé à l'oreille et l'œil aux aguets.

Remonté dans sa chambre, il fit le point. Il ne fallait pas alerter les

Le Témoin gaulois – L'En Demain

autorités en multipliant les recherches, mais attendre aussi patiemment que possible le lendemain soir sans attirer l'attention. Le mieux était de passer ces deux jours à étudier la basilique, puisque aussi bien il avait donné ce prétexte. Avant de la rejoindre il acheta un épais cahier noir dans lequel il pourrait inscrire notes et croquis, puis s'engagea sans hâte dans la tranchée qu'il avait suivie la veille.

Comme il traversait la place, une voiture de police surgit de nulle part et s'arrêta devant lui. Le policier assis à côté du chauffeur baissa la vitre, effleura de la main droite sa casquette pour le saluer, lui demanda s'il était bien le professeur Dujardin, et le pria de monter à l'arrière de la voiture.

« Où m'emmenez-vous ? »

– Montez, vous le saurez bientôt ! »

Il n'y avait pas à discuter. Dujardin constata que la voiture prenait la direction de Bobigny. Elle traversait, sans hâte et sans bruit, des paysages désolés de ZUN – champs de ruines, quartiers misérables, bidonvilles, camps mystérieux entourés de barbelés et gardés par des miradors et usines – et finit par s'arrêter devant un haut mur de béton. On était vraisemblablement à la limite d'une ZUS. Une sentinelle leva la barrière, et l'on changea en effet d'univers : un paysage urbain plus animé et plus prospère succédait soudain aux banlieues tristes et dévastées. Bientôt, la voiture s'arrêta devant la préfecture et le policier qui lui avait adressé la parole en descendit, ouvrit sa portière, dit à Dujardin de le suivre, et le conduisit à travers un dédale de couloirs à une antichambre où quelques personnes patientaient. Le policier traversa la salle, s'adressa à un huissier assis à une petite table

Le Témoin gaulois – L'En Demain

devant une porte capitonnée, et lui donna le nom de Dujardin. L'huissier prit son téléphone, annonça le visiteur, et leur dit de s'asseoir et d'attendre un instant. Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna, et l'huissier introduisit Dujardin dans le bureau tandis que le policier restait dans l'antichambre.

Au fond d'une salle claire et assez vaste, un fonctionnaire était assis à contre-jour, le dos tourné à une haute fenêtre, derrière un grand bureau. Dujardin traversa résolument la pièce, et s'assit délibérément en face de lui. L'homme, qui le regardait en souriant, lui demanda :

« Vous me reconnaissez ?

– Sans doute, fit Dujardin, habitué comme tout enseignant à feindre, pour ne pas les vexer, de reconnaître d'anciens élèves qui l'abordaient parfois. Mais rappelez-moi votre nom, et expliquez-moi pourquoi vous m'avez fait arrêter ? »

– Vous n'êtes pas en état d'arrestation ! Il me semble qu'autrefois, vous acceptiez avec plus d'humour les plaisanteries de vos étudiants ? Mon nom ne vous dit rien ? Idriss Alami, aujourd'hui Yves Dudaourin, responsable des services de sécurité de la préfecture !

– Parbleu, oui ! Mais je ne m'attendais pas à vous retrouver dans cet emploi, il me semble que quand je vous ai connu, vous n'aviez aucune sympathie pour la police et pour le ministre de l'intérieur de l'époque ?

– Que voulez-vous, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas ! J'ai fait beaucoup de chemin, moins que Shark il est vrai, parce que j'ai compris beaucoup de choses.

– Et comment avez-vous su que j'étais à Saint-Denis ?

Le Témoin gaulois – L'En Demain

– C'est tout simple, je jette de temps en temps un coup d'œil sur la liste des gens qui pénètrent dans ma circonscription, il n'y en a pas plus d'une vingtaine par jour. Ayant eu le plaisir de lire votre nom, j'ai recherché votre fiche : tout y était en ordre ; les patrouilles vous ont rencontré hier en cinq endroits différents de Saint-Denis, mais je comprends que vous ayez souhaité revoir votre ancien lieu de travail. Mais soyez franc : êtes-vous chargé d'une mission particulière ? Pourquoi avez-vous rendu visite à Legoufflez ?

– Je ne suis chargé que d'une mission que je me suis donnée moi-même : celle de me documenter en vue d'une étude de la basilique. C'est un vieux projet qui occupera quelques années de ma retraite.

– Et Legoufflez ?

– Mais parce que c'était une ancienne connaissance, et que j'avais besoin de revoir quelqu'un qui me rappelle le passé, dans ce désastre ! N'est-ce pas permis ? C'est son successeur qui a prévenu la police ?

– Pas du tout, c'est Legoufflez lui-même, qui est un de nos plus anciens et fidèles agents de renseignements ! »

Dujardin se sentit pâlir ; heureusement le policier consultait à ce moment son écran.

« Mahmoud, un indic ?

– Cher Monsieur, ne prenez pas ce ton méprisant ; les indics et les flics sont un mal nécessaire : sans eux, vous ne vivriez pas si tranquille.

– Sans doute, avança diplomatiquement le vieux prof, mais j'aurais tout de même préféré vous voir consacrer une

Le Témoin gaulois – L'En Demain

intelligence que j'appréciais à quelque recherche encore plus utile, et je croyais le brave Mahmoud bien incapable de duplicité. Nous avons eu une conversation strictement privée, amicale. Pourquoi a-t-il contacté vos services à mon sujet ?

- Simple routine, il voulait savoir s'il devait vous surveiller ; c'était une offre de service parmi d'autres.
- Si j'avais quelque chose à me reprocher, je dirais que c'est toujours bon à savoir, mais comme ce n'est pas le cas, je me demande si je dois me rendre demain à son invitation à dîner ?
- Sûrement, sinon il serait bien étonné, et cette conversation doit rester entre nous. Mais soyez prudent : je vous sais assez naïf pour croire encore aux vieux idéaux, et assez sceptique pour ne pas vous compromettre dans une action militante, mais ne parlez pas trop librement à Legoufflez : vous me mettriez dans l'embarras. C'est tout ce que je voulais vous dire, et il ne fallait pas perdre de temps. Mais j'ai été vraiment très heureux de vous revoir. Peut-être aurons-nous un jour une occasion moins officielle de nous rencontrer ?
- Ma foi, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. J'ai toujours plaisir à revoir mes anciens étudiants, même quand leur vie a pris un tour inattendu. En tous cas, merci de votre sollicitude ! »

Pendant que la voiture de police le ramenait, Dujardin se posait mille questions. Que signifiait cet entretien ? Assurément, son ancien étudiant avait été heureux d'étaler sa réussite et son pouvoir. S'il fallait voir une plaisanterie dans ce simulacre d'enlèvement, n'avait-il pas inventé cette fable au sujet de Mahmoud pour le plaisir de lui faire une autre farce ? Il avait

Le Témoin gaulois – L'En Demain

peine à imaginer ce dernier dans le rôle d'un délateur. Pourquoi ce superflic ne lui avait-il pas parlé de Clément ? Peut-être jugeait-il comme lui-même qu'il ne s'agissait que d'une escapade d'un fils de famille fatigué de ne pas avoir d'autre horizon que le mur de béton qui protégeait sa ZUS ? Ou, plus probablement, Mahmoud ne lui en avait rien dit et n'avait jamais fait le moindre rapport à la police. Et puis il était jusqu'à ce jour le seul à détenir des contacts et des pistes qui pourraient le conduire à Clément, et s'il trouvait quelque chose de compromettant et trahissait, le mal était déjà fait. Ainsi, décida-t-il, le mieux était de s'en tenir à la ligne de conduite qu'il s'était fixée ce matin.

Comme il avait faim, il se fit déposer à l'entrée de la Place du 8 mai 1945, la traversa et revint en direction du centre par la rue Gabriel Péri où il acheta un sandwich et une bière dans une boutique fort sale et sombre, puis il reprit le chemin de la basilique, où il passerait l'après-midi et la journée du lendemain.

Samedi 17 juillet 2021

En se rendant chez Mahmoud, Dujardin s'arrêta devant l'étal d'une petite échoppe et acheta une bouteille de vin. Mahmoud était de ces musulmans français qui depuis longtemps avaient adapté avec beaucoup de souplesse la pratique de l'islam à leur nouvel environnement. Il le reçut chaleureusement, le fit asseoir et lui dit de se rassurer : d'après ses renseignements, Clément était en bonne santé et s'apprêtait à rentrer chez ses parents. Il ne savait rien de plus, mais quelqu'un viendrait chercher Dujardin dans une heure et lui ferait rencontrer des gens mieux informés. En attendant, ils pourraient goûter son fameux poulet yassa et bavarder un peu. Ils mangèrent d'abord en silence, avec le

Le Témoin gaulois – L'En Demain

recueillement que méritait la cuisine de Mahmoud, puis ce dernier engagea la conversation :

« On vit comment dans votre ZUS ? Comment ça se passe ?

– La vie y est certainement plus facile et agréable qu'ici : la circulation est beaucoup plus dense, les rues sont plus animées, les maisons bien entretenues...

– Et le chômage ?

– Il y en a très peu, et vous voyez sans doute vous-même arriver chaque jour de nouveaux immigrants, c'est une concession qu'il a fallu faire aux entreprises.

– Ceux-là sont tenus à l'écart, vous n'en verrez heureusement pas en ville : ils sont logés dans des camps bien gardés près des usines et des chantiers.

– Quoi qu'il en soit, le plein emploi tient à des raisons qui ne sont pas saines. Une foule d'institutions emploient beaucoup de monde et ne produisent rien : la police, les milices et l'armée, sans compter le Service Civil obligatoire de deux ans, qui permet d'éponger huit cent mille chômeurs et le Service Disciplinaire que doivent accomplir tous ceux qui ne justifient pas de vingt-cinq heures de travail hebdomadaire au minimum : on les envoie notamment dans les mines de charbon et de fer récemment réouvertes et le B.T.P. Bien sûr, nous sommes à peu près en sécurité, mais au prix de contrôles incessants, comme ici, d'un appauvrissement général et de restrictions sévères.

– Des restrictions, je croyais que c'était seulement pour nous ?

– Oui, le pays se suffit pour l'alimentation, les textiles et l'énergie, grâce aux centrales nucléaires et aux produits dérivés de l'agriculture. Mais les relations sont coupées avec l'Asie et

Le Témoin gaulois – L'En Demain

l'Afrique, notre monnaie n'a pas cours sur le marché international, nous exportons très peu et dépendons entièrement de la Russie pour le gaz, de la Russie et des U.S.A. pour le pétrole, ce qui n'est plus très grave, mais toute notre électronique est d'origine américaine, comme vous savez, et ce genre d'importation suffit à absorber presque toutes nos ressources. Aussi, à part une toute petite minorité très riche, vivons-nous comme vous, avec une variété de produits qui n'excède pas de beaucoup celle dont on pouvait disposer au début du XIX^e siècle !

- Mais vous êtes en sécurité ?
- Relativement, oui. Mais nos jeunes se révoltent sourdement contre le carcan qui les étouffe, prennent contact avec l'extérieur. Notez que, si je ne les approuve pas, je les comprends ! Les attentats se font de plus en plus fréquents, et le président essaie de faire endosser la responsabilité de son impuissance à des boucs émissaires : policiers de la base, magistrats, syndicats, ethnies d'immigrés, puissances étrangères, que sais-je ?
- Donc, le président Shark, c'est de la merde ?
- Je crois seulement qu'avec un peu plus de générosité et d'inventivité on aurait pu apprendre à vivre ensemble, à aider les pays africains et asiatiques les plus pauvres à sortir de la misère : il aurait suffi de cesser de leur sucer le sang comme des vampires. Il aurait fallu, bien sûr, renoncer à un développement effréné qui d'ailleurs ne profitait qu'à quelques-uns, mais nous n'en serions pas à vivre sous la contrainte, isolés du reste du monde, et à connaître cette régression économique sans

Le Témoin gaulois – L'En Demain

précédent ! Avec Shark, c'est la peur et la violence qu'elle engendre toujours qui ont gagné la partie, et tout le monde est perdant à ce jeu. »

« Ma foi, se dit-il, si tu veux de la matière pour un rapport à la police, te voilà servi ! »

« Je vois que je peux vous faire confiance, dit Mahmoud qui se leva, ouvrit une porte et fit entrer une fille aux traits asiatiques qui avait sans doute écouté la conversation. Vous pouvez la suivre en toute confiance. Adieu mon ami ! »

Dans l'escalier, la jeune fille, qui n'avait pas vingt ans, lui dit de la suivre de loin, de continuer son chemin si elle était contrôlée par une patrouille et de se cacher un peu plus loin pour l'attendre et reprendre sa filature. Si elle était arrêtée, Dujardin devrait rentrer à son hôtel et reprendre contact avec Mahmoud. Il fallait se hâter, car l'heure du couvre-feu approchait, mais ils n'allaient pas loin.

En fait, le trajet se fit sans encombre : ils gagnèrent l'extrémité de la rue de la République et quand il y fut arrivé Dujardin aperçut son guide qui prenait la petite rue en face, de l'autre côté du boulevard Jules Guesde. Il traversa à son tour et la suivit, la vit tourner derrière l'église et le théâtre, s'avança et, comme il s'inquiétait de l'avoir perdue de vue, une main jaillie d'une petite porte l'agrippa et l'attira à l'intérieur. La jeune fille le fit entrer dans un étroit couloir. Allumant une torche électrique, elle le précéda dans un escalier assez raide au bas duquel elle l'attendit, dans une demi-obscurité.

« Mais je connais, c'est un des salons du sous-sol de ce théâtre, j'y ai jadis assisté à plusieurs cocktails » dit-il, sans préciser qu'il s'agissait de remises de cartes du parti communiste auxquelles il

Le Témoin gaulois – L'En Demain

assistait pour faire plaisir à des collègues. À ce moment, il distingua deux silhouettes qui entraient furtivement par un autre couloir.

« Bonjour ! dit Clément.

– Comment, tu es ici ?

– C'est plutôt à moi de m'étonner ! Comment as-tu eu l'idée de venir me chercher à Saint-Denis ?

– Mais nous avons lu ton dernier blog, et Camille a su le déchiffrer : elle a compris que tu avais donné rendez-vous à Philippe devant le gisant d'Isabelle d'Aragon à 12 heures 50...

– Quel Philippe ?

– Mais ton ami de Saint-Denis !

– Je rêve ? Tu sais bien qu'on ne sait pas ce qu'il est devenu ! Et je n'ai jamais donné un rendez-vous à 12 heures 50... à midi et demi ou une heure, ça peut arriver ! Où avez-vous pris ça ?

– Mais tu dis qu'Isabelle est morte en 1250 !

– Et alors ?

– C'était en 1271 !

– Bon, j'écrivais de mémoire, j'ai pu me tromper... Décidément, Camille a beaucoup d'imagination !

– Alors pourquoi parler de ce gisant ?

– Pourquoi pas ? C'était un exercice de style, et je ne songeais pas du tout à me rendre à Saint-Denis à ce moment-là ! »

À cet instant, son compagnon s'avança :

« Je suis Ali, le fils de Mahmoud. C'est mon réseau qui a contacté Clément, le soir du 8, sur le conseil de mon père, parce que j'avais besoin de quelqu'un de la ZUS, et c'est mon réseau qui l'a exfiltré.

Le Témoin gaulois – L'En Demain

- Et tu as accepté de venir, sans savoir ce qu'on allait te demander ?
- Que veux-tu, je n'étais jamais sorti de notre ZUS, c'était une occasion unique, non ?
- On voulait seulement lui demander de transporter mon sac chez lui, où je le retirerais, parce que, en tant que Black, même avec des papiers de chauffeur de maître en règle, je risque d'être fouillé en chemin, et il fallait d'abord s'assurer qu'on pouvait lui faire confiance, donc le rencontrer.
- S'il ne s'agit que de cela... Mais de quelle mission êtes-vous chargé ? Mahmoud est-il au courant ? Peut-on lui faire confiance ?
- On ne doit faire confiance à personne, et mon père ne sait même pas si je suis en vie. À vous, je peux dire que je dois prendre contact avec des opposants de votre ZUS : je connais vos opinions, et puis Clément est désormais trop compromis pour que vous puissiez parler.
- Et pourquoi avez-vous retenu Clément plusieurs jours ?
- J'ai été appelé dans une ZUV voisine et...
- Mais par définition, il n'y a personne dans les Zones Vacantes ?
- Personne, sauf des maquisards : que voulez-vous, l'armée ne peut pas tout contrôler, surtout si les soldats, mal payés, n'ont pas envie d'y laisser leur peau ! Mais il faut rentrer à votre hôtel avant le couvre-feu : ici, on tire à vue sur les promeneurs attardés. Rentrez chez vous dès demain, vous trouverez Clément chez ses parents. »

Dujardin se hâta de regagner son hôtel qu'il atteignit cinq minutes avant le commencement du couvre-feu. Il téléphona à Annie que

Le Témoin gaulois – L'En Demain

tout allait bien et qu'il rentrerait chez eux dès le lendemain, mais mit longtemps à trouver un sommeil peuplé de cauchemars.

Dimanche 18 juillet 2021

Au réveil, Dujardin écouta la radio avant de quitter sa chambre : on s'apprêtait à célébrer le quinzième anniversaire de l'élection du président Shark, qui descendrait les Champs Élysées jusqu'à la place de la Concorde parmi un grand concours de peuple. Là, il recevrait à 11 heures les vœux des deux assemblées, qui l'avaient proclamé président à vie à l'unanimité. Pressé de quitter ce séjour déprimant et de retrouver les siens, il se contenta de prendre un café au comptoir, régla son addition et se hâta vers le métro.

Il fut accueilli avec émotion par Annie : Clément était rentré chez ses parents depuis plus d'une heure, elle en pleurait de joie. Tandis qu'elle parlait, il s'étonna d'avoir accepté les explications d'Ali : que signifiait cette histoire de bagage ? Qu'avait-on fait transporter à Clément ? La veille, il avait été tellement heureux de récupérer son petit-fils qu'il s'était montré aussi léger que lui.

Il passa dans son bureau, téléphona en hâte à ses enfants. La famille était rassemblée, Camille avait rejoint Clément, il avait à s'acquitter d'une commission ce matin-même mais serait de retour avant treize heures, et sa mère invitait les grands-parents à déjeuner pour fêter ces retrouvailles. Dujardin remercia et demanda à parler à son fils : « Personne ne m'entend ? Avant que Clément ne sorte, jette donc discrètement un coup d'œil sur le sac qu'il doit livrer, et fais pour le mieux. Ne dis rien à personne, j'arrive ! »

Il raccrocha sans attendre la réponse, reprit le téléphone pour demander un collec, dit à sa femme ébahie qu'il avait une course

Le Témoin gaulois – L'En Demain

urgente à faire, mais reviendrait à temps pour rejoindre avec elle les enfants, descendit et jeta leur adresse au chauffeur. Le trajet, qui n'excédait pas dix minutes, lui parut interminable. Enfin la voiture s'arrêta, et comme il réglait la course, il vit Clément sortir en courant et en fermant son blouson, suivi de son père qui titubait et se tenait la tête : « Rattrape-le, c'est une ceinture d'explosifs, il l'a mise ! »

Ces jeux ne sont plus de son âge. Il court comme on fait dans les rêves, sans presque avancer : pourtant il faut qu'il le rattrape, avant qu'il ne s'explode !

II. Alcédiane Princesse

« *Y en a qui mégrice l'caractère* » (Raymond Queneau)

Mardi 8 mai 2007

J'ai le pressentiment que la période qui s'est ouverte avec la dernière élection présidentielle sera des plus intéressantes, et pour la première fois de ma vie, j'entreprends un journal des événements politiques. Qui sait, ce témoignage aura peut-être un jour quelque utilité ? Qu'on me permette donc de commencer par un petit flash-back :

Dimanche 22 avril

Je n'ai voté au premier tour que pour ne pas permettre que se reproduise la situation de 2002 qui avait conduit Auguste Latrique à participer au deuxième tour, après élimination du candidat de gauche. Cette fois, la dispersion a pleinement joué à droite comme à gauche. Le vieux président sortant aura réussi son ultime trahison : le peu de voix recueillies par son candidat s'ajoutant à celles de M. Dupuis du Foutre et d'Auguste Latrique auront suffi à faire manquer à Shark son premier tour. Gageons que ses électeurs suivront sa consigne au deuxième en votant Princesse, contre Shark et la vieille garde du parti socialiste au deuxième tour.

Lundi 7 mai

La suite du scrutin m'était indifférente : les candidats Shark et Alcédiane Princesse me paraissaient aussi dangereux l'un que l'autre, et j'en avais assez de me voir forcer la main en faveur de candidats qui me répugnaient. Aussi ai-je mis dans

Le Témoin gaulois – L'En Demain

l'enveloppe les deux bulletins.

Comme le vétéran Auguste Latrique, dont c'était probablement, en raison de son âge, le dernier tour de piste, avait appelé ses électeurs, selon sa coutume, à voter contre la droite ; et comme le baron Dupuis du Foutre, qui avait fait le choix inverse, n'a nullement été suivi par ses troupes étiques, Alcédiane Princesse a finalement obtenu 50,3% des voix exprimées contre Shark, son unique adversaire ? Quelle importance ? Elle régnera !

Lundi 18 juin 2007

Contrairement à ce qui s'était passé jusqu'alors, les élections législatives qui auraient dû apporter à la présidente une majorité dévouée au parlement la mettent de manière inattendue dans une situation précaire : les électeurs ont bien entendu donné une majorité confortable au parti de la présidente, mais ce parti est lui-même gravement divisé, et les « éléphants » qui n'avaient accepté que contraints et forcés qu'elle fût la candidate socialiste guetteront avec impatience ses premiers faux pas.

Lundi 25 juin 2007

Pour l'instant, ils en sont pour leurs frais. La présidente a formé un ministère de « techniciens » et annoncé immédiatement quelques réformes populaires, conformes à ses promesses.

La première est une réforme de l'indice des prix, qui devrait permettre de revaloriser rapidement les plus faibles retraites et les plus bas salaires. La suivante s'attaquera au problème des banlieues et comprendra quatre mesures :

- une police de proximité sera développée. Les effectifs de la police étant fortement étoffés, on pourra quadriller les

Le Témoin gaulois – L'En Demain

- « quartiers sensibles », et chaque commissariat sera doublé d'une caserne de C.R.S. installés à demeure, des îlotiers achevant le maillage ;
- des internats destinés aux jeunes en difficulté sont créés : le régime en sera sévère, quasi militaire, on y inculquera l'obéissance, le respect dû à la loi et à ses représentants, et le dévouement à la Nation ;
 - des « camps militaires humanitaires » pour les jeunes délinquants verront le jour : leurs bénéficiaires travailleront dur à des tâches d'intérêt public, la nourriture sera « saine mais spartiate » et le mitard et les châtiments corporels achèveront de casser toute velléité de résistance ;
 - enfin, la carte scolaire est redessinée, de manière à ce que les meilleurs élèves de banlieue puissent étudier dans les collèges et lycées des centres villes.

Vendredi 17 août 2007

Alcédiane Princesse a également décidé de régulariser les immigrés qui peuvent apporter la preuve qu'ils sont présents sur le territoire depuis dix ans et ont travaillé sans interruption depuis deux années au moins, les autres recevant des permis de séjour de trente mois, à charge pour eux d'apporter la même preuve dans ce délai. Enfin la présidente, qui avait renoncé dès la pré-campagne, aux « jurys populaires », annonce la création de « panels citoyens », tirés au sort, pour évaluer régulièrement l'action des députés. Comme cette idée a la faveur des sondages, et comme aucun pouvoir n'est donné à cette institution, l'opposition s'y résigne bon gré mal gré.

Rien ne paraît devoir arrêter la marche triomphante de la

Le Témoin gaulois – L'En Demain

présidente.

Mercredi 12 septembre 2007

Déjeuné à midi avec quelques jeunes collègues du second degré, à l'occasion d'un séminaire : les établissements les plus demandés ont été obligés de pratiquer une sélection féroce qui aggrave le rejet des moins doués, car on n'a pas reçu les moyens d'améliorer le financement des écoles « de deuxième et troisième choix ». Du coup, des écoles privées largement aidées par les entreprises offrent déjà une seconde chance aux enfants des familles qui ont les moyens de payer leurs études. Ces écoles, disent-ils, poussent comme des champignons. Et débauchent les meilleurs enseignants du public en leur offrant des conditions intéressantes.

Mercredi 7 mai 2008

Dans un grand discours prononcé pour l'anniversaire de son élection, Alcédiane Princesse a rappelé les trois « valeurs » qui orientent son action, et les conséquences qu'elle entend en tirer. Elles s'appellent :

- Famille : il faut éduquer les familles comme on a entrepris d'éduquer leurs enfants. Trop de familles populaires refusent de placer ces derniers dans les internats qui demeurent de ce fait presque vides. Quand un juge ou le chef d'un établissement scolaire ou le commissaire de police du quartier aura conseillé le placement en internat, les chefs de familles qui refuseraient cette mesure seront dans un premier temps privés de toute aide publique, puis obligés de suivre en cours du soir des séances de responsabilisation et pour finir ils seront rééduqués – je ne crains pas le mot, dit-elle – dans les camps militaires humanitaires.

Le Témoin gaulois – L'En Demain

- Travail : il faut remettre les Français au travail, car les mesures sociales et le maintien de l'ordre coûtent très cher, et la compétition mondiale est sans pitié. Aussi faut-il supprimer tout ce qui les démotive, à commencer par les allocations de chômage dont on ramènera progressivement la durée de versement à trois mois et le RMI qu'il faut supprimer dans les dix mois (on procédera par tranches de 10%). Pour encourager le patronat à recruter, la notion même de salaire minimum doit être abandonnée. Enfin l'âge de la retraite est porté à soixante-dix ans.
- Nation : l'Europe coûte plus qu'elle ne rapporte et se révèle ingouvernable, la proposition de la présidente d'une constitution minimale ayant été rejetée. De plus, Bruxelles prétend condamner nombre des mesures qu'elle a prises comme attentatoires aux droits de l'homme et prépare activement l'entrée de la Turquie dont les Français, selon tous les sondages, ne veulent à aucun prix. Il n'est que temps de s'en retirer et de rendre à la France son indépendance, en commençant par abandonner l'union monétaire et rétablir le franc.

Pour ouvrir ces larges chantiers, la présidente a besoin, conformément à l'esprit de la constitution, d'une majorité solide et stable. Aussi appelle-t-elle tous ceux qui lui font confiance à rejoindre un nouveau parti, l'Union pour la Renaissance de la France (U.R.F.), car elle a décidé de dissoudre le parlement, qui a cessé de refléter la société française.

Jeudi 15 mai 2008

Les élections donnent à l'U.R.F. une majorité écrasante, seuls sont

Le Témoin gaulois – L'En Demain

restés dans l'opposition d'anciens partisans de Shark et ceux des « éléphants » du parti socialiste qu'avaient rejoint quelques déçus, en particulier deux partisans de la première heure d'Alcédiane qui ont beaucoup fait pour la porter au pouvoir, M. de Tombeville, partisan d'une sixième république et le naïf Marc Antoine Gers qui avait cru reconnaître dans les « valeurs » d'Alcédiane ses propres « fondamentaux ». Elle avait accepté leur dévouement sans rien leur promettre et les ignore ostensiblement depuis son entrée à l'Élysée.

Lundi 19 mai 2008

La mise en œuvre immédiate des mesures annoncées a provoqué une immense flambée de violence dans les quartiers défavorisés, que le quadrillage policier n'a pu empêcher. On revoit des scènes violentes – émeutes, incendies – dont on avait cru le retour impossible, mais aggravées par ce long refoulement. Des îlotiers ont été massacrés ce weekend, la police se replierait non sans quelques pertes à la périphérie des zones qu'elle ne contrôle plus et ses syndicats invoquent le « droit de retrait » naguère reconnu aux enseignants et demandent... la protection des policiers.

Mercredi 21 mai 2008

Dans cette tourmente que les médias se font un plaisir d'enfler, Alcédiane veut se montrer à la hauteur de sa tâche et relever le défi qui lui est lancé. Au nom de la Nation, elle vient d'appeler aux affaires, comme les sondages l'y invitaient, le vieil Auguste Latrique qu'elle a chargé d'un ministère de l'Ordre public.

Lundi 26 mai 2008

Latrique accorde à la police la protection qu'elle réclamait en

Le Témoin gaulois – L'En Demain

envoyant l'armée reconquérir le terrain, avec l'appui d'hélicoptères de combat, de l'aviation et des chars.

Mardi 27 mai 2008

Les chars se sont révélés inefficaces et ont été détruits en grande quantité, mais l'artillerie et l'aviation ont pris le relais en rasant des quartiers entiers, en fusillant sans jugement les civils pris les armes à la main, et ceux qui en détiennent chez eux. De mon paisible quartier de Paris, j'entends nuit et jour les bombardements qui sont très proches : Saint-Denis, où j'enseigne en temps normal mais où je ne peux plus me rendre depuis plus de huit jours, serait entièrement rasée !

Mercredi 28 mai

Auguste Latrique « *a rendu sa vilaine âme au diable* », comme il est écrit dans *Gédéon roi de Matapa* (on a les références littéraires qu'on peut) ! Malheureusement, son œuvre est consciencieusement poursuivie, et il ne fait pas de doute qu'on ne vienne à bout de la résistance désespérée des plus pauvres.

Dimanche 1^{er} juin 2008

Alcédiane a prononcé un grand discours dans lequel elle déclare que l'ordre règne de nouveau partout en France. Il sera désormais maintenu « pour toujours », les « quartiers sensibles » étant organisés en Zones Urbaines Nettoyées, soumises au couvre-feu et à la surveillance de Milices Civiques composées de citoyens volontaires qui y serviront soit par périodes d'un mois par an, soit à temps complet et qui, relevant directement de l'autorité de la présidente, recevront aux côtés de la police et des C.R.S. des pouvoirs presque illimités. La répression ayant entraîné de vives protestations de l'opposition, des forces syndicales et de

Le Témoin gaulois – L'En Demain

nombreux corps constitués, elle a annoncé qu'elle achèverait son entreprise de salut public par quelques mesures chirurgicales. Les panels citoyens reçoivent donc le pouvoir de déchoir les représentants du peuple et de les traduire devant des tribunaux créés pour la circonstance. Les syndicats sont dissous et seront remplacés par des corporations organisées conjointement par le patronat (ou l'État, dans la fonction publique) et des représentants des travailleurs élus à cet effet. Une épuration sévère de la fonction publique et de la magistrature viendra couronner cette œuvre. Enfin les autres promesses du discours présidentiel seront scrupuleusement tenues.

Mardi 17 juin 2008

MM. de Tombeville et Gers ainsi que de nombreux membres de l'opposition sont ignominieusement déchus de leurs droits civiques : il leur est surtout reproché d'avoir critiqué les excès de la violence exercée par la troupe.

Lundi 30 juin 2008

Une campagne de presse relayée par de nombreux sites du Réseau dénonce depuis deux semaines les résultats de la politique de régularisation des immigrés qui produit un effet d'appel. Alcédiane Princesse, toujours attentive aux vœux des Français, a décidé de mettre fin à ce phénomène, et nommé Pulchérie Latrique, fille d'Auguste, à un ministère de l'immigration qui bénéficierait des relations que cette famille a su établir et n'a cessé d'entretenir avec un certain nombre de dirigeants africains, avec pour mission de les convaincre de mieux utiliser les aides dispensées par la France éternelle à leurs pays. Pulchérie, éprise de respectabilité et débarrassée de la présence encombrante de son

Le Témoin gaulois – L'En Demain

père, vient d'accepter avec joie et a promis, moyennant quelques nouveaux subsides, la création de centres de formation professionnelle censés fixer les travailleurs des pays d'émigration dans leurs pays d'origine.

Vendredi 12 septembre 2008

L'université de Saint-Denis, qui aurait d'ailleurs été entièrement détruite pendant les journées de Juin, ne sera pas réouverte, non plus que celles des autres ZUN. J'ai donc postulé pour Paris VII, où j'ai été nommé.

Mercredi 1^{er} octobre 2008

Création de Zones Urbaines Sécurisées, pour répondre à la vague d'attentats qui ont touché les centres villes depuis huit jours. Elles seront entourées de murs de béton « infranchissables ». Il est d'ores et déjà interdit d'y entrer ou d'en sortir sans un laisser-passer assorti d'un bracelet électronique qui permettra de localiser son porteur à tout moment. La ZUS de Paris inclut Neuilly, Levallois, Vincennes et Nogent, etc. Mais elle exclut une partie des XVIII^{ème}, XIX^{ème} et XX^{ème}, dont les habitants « offrant toutes garanties » seront autorisés à déménager vers les autres arrondissements. Les prix de l'immobilier vont s'envoler.

Lundi 22 décembre 2008

La mise en place de quelques écoles professionnelles en Afrique, qui a fait l'objet, tout l'été dernier, d'une publicité tapageuse dans l'ancienne métropole, s'est révélée inefficace. Pulchérie Latrique, toujours bien en cour, aurait réussi, à force de patience, à faire comprendre à la présidente qu'il était moins coûteux de financer la corruption de quelques alliés, et qu'on ne pouvait sans péril pour l'économie tarir la source d'une main-d'œuvre bon marché,

Le Témoin gaulois – L'En Demain

qu'il suffisait de maintenir dans la plus étroite dépendance, sans accepter que de nouveaux immigrants puissent se fixer et, *a fortiori*, faire venir leurs familles. Ils seront désormais acceptés par contrats décennaux qui ne pourront être renouvelés, pour les plus jeunes, que trois fois au maximum. Ces travailleurs, cantonnés dans des quartiers spéciaux, s'engageront à rentrer chez eux à l'âge de soixante ans au plus tard.

Mardi 3 mars 2009

Depuis deux mois, de nombreux reportages sur les camps de travailleurs immigrés (situés dans les ZUN, où s'élèvent quantité de nouvelles usines – la France, qui tend à vivre en autarcie, se ré-industrialisant – montrent des baraques fraîchement peintes de couleurs pastel entourées de parterres fleuris, où, sous la protection des Milices Spéciales, on voit des hommes gais et bien nourris qui reçoivent des cours d'alphabétisation ou de perfectionnement et passent leurs loisirs à chanter et danser. Mais le bruit court que la mortalité y est élevée.

Mardi 15 septembre 2009

Réunion à Paris VII, l'une de nos universités les mieux dotées : l'état des labos qui m'ont été confiés n'est déjà pas brillant, mais le budget en préparation ne permettra que d'en assurer le fonctionnement. Nous sommes à la merci des contrats de recherche avec les entreprises, qui sont pour la plupart dans le marasme et se désintéressent complètement de la recherche fondamentale.

.....

Dimanche 29 avril 2021

À soixante-dix ans, je viens d'obtenir ma retraite parce que je

Le Témoin gaulois – L'En Demain

totalisais 50 annuités grâce à quelques mois de service obligatoire dans la Milice Universitaire, qui comptent double comme les campagnes de jadis. J'avoue ne pas être fâché de quitter des fonctions qui depuis près de quinze ans ont progressivement perdu tout intérêt, les universités françaises étant aujourd'hui pratiquement déconnectées de la recherche, qui est confiée à des fondations privées.

Jeudi 15 juillet 2021

C'est l'angoisse qui m'a réveillé, le cœur battant. Près de moi, Annie dormait profondément, comme chaque fois qu'elle veut échapper à de trop lourdes préoccupations. J'ai respiré profondément pour me détendre, je me suis levé avec précaution et me suis retrouvé bientôt dans la cuisine. Mais l'angoisse m'y a suivi. Le gosse a disparu depuis le jeudi 8, son père est passé nous le dire hier parce que nous devions dîner ensemble ce soir-là, et personne n'a la moindre idée de ce qu'il est devenu, ni même des raisons de son départ. Clément est un garçon de dix-huit ans sans histoires, bien intégré – il vient de passer son bac sans effort et a été sélectionné pour entrer à la fac de Droit (nous économisons pour lui faire terminer ses études aux U.S.A.) – apparemment bien dans sa peau, avec une foule de copains et de copines ; Camille, la dernière en date de ses petites amies, tient le coup depuis près de trois mois et n'en sait pas plus sur sa disparition que sa sœur et ses parents.

J'ai allumé la radio et préparé le café en écoutant les informations de sept heures. Café est un grand mot : depuis la dislocation de l'Europe et l'abandon de la monnaie unique, le franc, comme les

Le Témoin gaulois – L'En Demain

autres monnaies européennes, n'étant plus convertible, il faut payer en dollars ce qu'on ne produit pas, ce qui rend cette denrée presque inaccessible, comme beaucoup d'autres d'ailleurs. Aussi suis-je revenu au café au lait de mon enfance, le lait rendant acceptable le goût de l'orge torréfié. Rien de neuf à part les cinq ou six attentats habituels à travers le pays qui n'ont fait qu'une centaine de morts, la création par ordonnance de sept nouvelles ZUN à Melun, Marseille-Nord, Villeneuve d'Ascq, etc., et la réception donnée par la présidente Alcédiane Princesse en l'honneur des présidents des deux chambres, qui doivent se réunir dans deux jours en Congrès pour la nommer Présidente à vie, après toilettage de la constitution.

La création de nouvelles Zones Urbaines Nettoyées dans d'anciennes Zones Urbaines Sécurisées est un échec de plus à mettre au débit du régime.

Sur l'écran, la présidente Alcédiane Princesse tient un discours énergique. Quinze années d'exercice du pouvoir l'ont à peine vieillie. Son fameux sourire est toujours aussi éclatant, son visage est toujours reposé : les mauvaises langues disent qu'elle n'a jamais beaucoup travaillé mais il faut reconnaître qu'elle sait s'entourer de collaborateurs efficaces. Sa voix a encore gagné en autorité, et les gestes sont aussi fermes que les propos : « Mère de la Patrie » (c'est le titre que lui ont décerné les médias en 2010), elle soutiendra sans faiblesse les valeurs pour lesquelles elle a été élue. Elle préfère la clémence, mais elle sait aussi être ferme quand le Devoir l'exige : le pouvoir législatif, suivant les orientations qu'elle lui a données, a rétabli la peine de mort, car elle a su écouter la demande qui montait des profondeurs de la

Le Témoin gaulois – L'En Demain

Nation, mais cette peine est réservée à un petit nombre de cas où elle s'impose de manière indiscutable : viol de mineurs, infanticide et terrorisme. Sur ce dernier point, les juges doivent, en ce qui concerne la culpabilité, s'en remettre aux conclusions de la police, qui fait bien son travail. Ils ne sont là que pour prononcer les peines, conformément au Code. La présidente conclut en remerciant les présidents des deux chambres de leur initiative : elle n'a jamais craint d'affronter le suffrage universel, mais acceptera l'honneur qui lui est proposé comme une marque de confiance des élus du peuple et de la reconnaissance de la Nation. Annie est arrivée comme je finissais de ranger la vaisselle, et naturellement nous avons tout de suite parlé de Clément. Autrefois ses parents auraient déjà signalé sa disparition à la police, mais il ne peut bien sûr plus en être question, son nom serait immédiatement inscrit au Fichier des Suspects, et mieux vaudrait alors ne pas le retrouver. Par chance, nous sommes le 15 juillet, la Milice Lycéenne est en vacances et la Milice Universitaire ne constatera pas son absence, à supposer qu'elle se prolonge, avant novembre ; ensuite, les choses iront très vite, on interrogera ses parents, puis on croisera toutes les sources informatiques disponibles, et il sera déclaré suspect avant la fin de l'année. Il reste donc quatre mois pour le retrouver. Ses parents n'ont aucune possibilité de quitter notre ZUS, notre fils et notre belle-fille, sans être suspects, figurant au Fichier des Repentis. Le premier, comme avocat, s'était occupé jadis des immigrés sans papiers mais a depuis longtemps renoncé à cette activité, parce qu'il n'y avait plus personne à aider depuis l'arrivée de Pulchérie Latrique aux affaires. Notre belle-fille a cessé officiellement de

Le Témoin gaulois – L'En Demain

militar dans un parti autre que l'U.R.F. (Union pour la Renaissance de la France) et s'est officiellement retirée de toute organisation politique : il en allait de l'avenir de leurs enfants. C'est donc à moi qu'il reviendra de faire les recherches si l'enquête nous conduit à l'extérieur. Je dispose de tout le temps nécessaire et, n'ayant jamais fait de vagues, suis aussi libre de mes mouvements qu'on peut l'être.

« Si tu quittes la ZUS, je t'accompagnerai ! a dit aussitôt Annie, comme je m'y attendais.

– Non, la sortie d'une seule personne paraîtra moins suspecte que celle d'un couple, il vaut mieux que tu restes pour m'informer s'il y a du nouveau ici, et puis nous pouvons avoir à suivre plusieurs pistes à la fois, et il faut que l'un de nous reste disponible. De plus, tu travailles encore, et ne peux t'absenter longtemps, il faut garder tes disponibilités pour les urgences ! »

Annie s'est inclinée à contre-cœur devant ces raisons et je comprends ses réticences : dans une telle situation, rien n'est pire que d'attendre sans pouvoir agir. Au moins, son travail lui sera un dérivatif.

Après son départ, je me suis branché sur le Réseau. D'ordinaire, depuis un mois, j'écris sur mon vieux portable (les nouveaux sont obligatoirement branchés sur le réseau, et leur contenu régulièrement passé au crible par le Service Réseau de la police), puis je fais une grande promenade de deux ou trois heures après déjeuner avant de me remettre au travail jusqu'à l'arrivée d'Annie, mais aujourd'hui, j'ai d'autres chiens à fouetter ! Je me suis donc installé devant le mur d'images, l'ai allumé et suis resté perplexe devant le menu. Par où commencer mes recherches, sachant

Le Témoin gaulois – L'En Demain

qu'elles peuvent être épiées et que de toutes façons, si cette affaire venait au jour, le Service Réseau les reconstituera sans peine ?

J'ai commencé sans illusion par le blog de Clément. Naturellement, il a cessé d'y écrire le 8 de ce mois, date de sa disparition, et je n'y ai trouvé que des billets d'humeur car il est permis, comme au temps de Beaumarchais, de tout écrire « *Pourvu que [l'on] ne parle ni de l'autorité, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, sous la direction, néanmoins, de deux ou trois censeurs* ». Je n'y ai discerné aucune indication utile, comme je m'y attendais. À titre d'exemple, le dernier billet est consacré à une visite qu'il a faite récemment aux sépultures des rois dans la cathédrale de Saint-Denis. Il s'attarde plus spécialement sur celle d'Isabelle d'Aragon qu'il décrit en ces termes :

« L'épouse de Philippe le Hardi repose sur un soubassement de marbre noir qui rehausse l'éclat du marbre blanc du gisant (mais celui-ci, jadis paré de couleurs claires, devait faire un contraste moins saisissant). Ce qui fait l'intérêt particulier de ce gisant, conforme par ailleurs à la tradition – la jeune morte porte la couronne de reine de France et deux chiens, symboles de fidélité, sont couchés à ses pieds – est la pose et le traitement du corps et du costume. Isabelle n'a pas les mains jointes : la dextre repose au milieu du petit décolleté rond, tandis que la senestre qui pend le long du corps tient un objet difficilement identifiable, une sorte de rouleau. Les formes féminines ne sont plus dissimulées par la draperie rigide du costume : la robe moule les seins et retombe en plis harmonieux... Là s'arrête le réalisme : impossible de reconnaître dans cette effigie une jeune femme de vingt-quatre ans, morte enceinte au passage d'un gué, alors qu'elle revenait de croisade, le 8 juillet 1250 ! »

Le Témoin gaulois – L'En Demain

À la réflexion je me suis demandé sous quel prétexte et avec quelle autorisation Clément aurait pu sortir de la ZUS ? Et depuis quand s'intéresse-t-il à l'art funéraire du Moyen Âge... À ce moment, et comme pour me répondre, a surgi l'image de Camille :

« Bonjour Camille ! »

– Bonjour ! »

– Je pensais justement à toi, en consultant le blog de Clément. »

– Justement, il faut que je vous voie... »

– Quand tu voudras. »

– Alors, j'arrive, ne bougez pas ! »

Elle a aussitôt coupé la communication. J'ai éteint le mur d'images et préparé pour Camille un *ersatz* de café, qu'elle prendra sans sucre. C'est une jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans, qui a entrepris des études scientifiques parce qu'elles débouchent sur quelques-unes des rares carrières qui ne se soient pas fermées aux femmes (que l'on incite vivement, au nom des valeurs de la Famille, à procréer et à rester au foyer), les vocations masculines étant trop peu nombreuses, et le recrutement d'immigrés tari dans ce domaine : personne n'aurait plus l'idée de faire des études dans un pays d'Europe, et encore moins d'y tenter une carrière.

Camille prend son café. De taille moyenne, les cheveux châtain encadrant ou dissimulant à son gré son visage, elle porte selon la mode du jour une robe longue et cintrée de couleur pastel. Ce qui frappe en elle, c'est la vivacité du regard, une certaine dureté, l'allure décidée.

« Tu as du nouveau, je crois ?

– Avez-vous lu le blog de Clément ?

Le Témoin gaulois – L'En Demain

- C'est la première idée qui m'est venue, naturellement, mais comme je m'y attendais, je n'y ai rien trouvé...
- Bien sûr, mais je sais qu'il voulait entrer dans la clandestinité, et j'ai tout lieu de supposer qu'il fixait de cette manière un rendez-vous.
- Clément faisant de la Résistance ? Tu en es sûre ? Depuis quand y pensait-il ?
- Depuis qu'il est capable de comprendre la situation, comme presque tous les jeunes, mais bien peu sautent le pas. Moi je ne pourrais pas ! dit-elle piteusement.
- Qu'est-ce qui te fait penser à un rendez-vous ?
- J'ai tout de suite remarqué que son texte est composé de quelques copier/coller à partir d'articles pris à la hâte sur le Réseau. Il n'y a là pas une réflexion ni un mot qui soient de lui, et il n'a même pas pris la peine de rechercher une bonne photo : il ne sait même pas ce que la reine tient dans sa main gauche !
- Selon toi, il n'y serait pas allé ?
- Je ne dis pas ça. Je relève aussi une erreur troublante : la date de sa mort, qui vient compléter des circonstances qui n'ont rien à faire ici, est inexacte, elle est morte le 28 janvier 1271 et n'avait que trois ans en 1250 !
- D'où tu conclus ?
- Que cet article est un rendez-vous, fixé peut-être devant le gisant d'Isabelle d'Aragon, le 8 juillet, date de la disparition de Clément, à 12 heures 50 !
- Un rendez-vous, mais à qui ?
- C'est à vous de me le dire. Pourquoi ce gisant plutôt qu'un autre ? Savez-vous si Clément connaissait à Saint-Denis ou

Le Témoin gaulois – L'En Demain

ailleurs une Isabelle ?

– Ma foi non, ce n'est plus un prénom très courant !

– Et un Philippe ?

– Mais oui, pourquoi ? C'était un ami d'enfance qui s'est trouvé pris par hasard dans le nettoyage de la Zone Urbaine de Saint-Denis et qui a disparu... Il n'en a plus jamais eu de nouvelles. Mais ce nom ne figure pas dans son texte ?

– Il y figure dès la première ligne : Isabelle d'Aragon était *l'épouse de Philippe le Hardi* ! »

J'ai souri de pitié en entendant Camille élaborer ce très mauvais polar, sur une trame aussi ringarde, et je lui ai dit avec indulgence qu'elle avait trop d'imagination. Devant son air désespéré, j'ai poussé mon avantage :

« Et d'abord, comment aurait-il fait pour s'y rendre ?

– Vous savez bien qu'avec de l'argent, on peut obtenir n'importe quoi !

– Mais Clément n'en avait pas, ou très peu !

– Alors c'est Philippe ou son réseau qui l'ont exfiltré ! Qu'allez-vous faire ?

– Il me semble que nous ne pouvons rien faire de mieux que d'attendre son retour, sans attirer l'attention sur cette absence dont il aurait pu aviser l'un de nous, au lieu de nous plonger dans l'inquiétude ! Il sera toujours temps qu'il s'explique !

– Je ne suis pas d'accord ! Je crois qu'il l'aurait fait s'il avait pensé partir pour plusieurs jours. Il peut avoir besoin d'aide, à votre place j'essaierais de le contacter. Bon, il faut que j'y aille...

– Je vais y réfléchir. De toutes façons, on se tient au courant. »

Camille m'ayant laissé, je me suis demandé d'abord s'il ne valait

Le Témoin gaulois – L'En Demain

pas mieux suivre son conseil et demander un passeport pour Saint-Denis. Je me suis habillé pour sortir quand on a sonné à la porte. Je me suis précipité pour ouvrir. Un policier attendait sur le palier, il a effleuré de la main droite sa casquette pour me saluer, m'a demandé si j'étais bien le professeur Dujardin, et m'a prié de prendre quelques effets et de l'accompagner. J'ai entassé dans un grand sac ma trousse de toilette, du linge propre et un pantalon de rechange, et y ai ajouté *Tristram Shandy* dont je n'avais pas encore commencé la lecture, ainsi qu'une demi-rame de papier.

« Où m'emmenez-vous ? »

– Suivez-moi, vous le saurez bientôt ! »

Il n'y avait pas à discuter. En bas, une voiture attendait. Le policier m'a ouvert la porte arrière, l'a claquée derrière moi et s'est installé devant, à côté du chauffeur qui a aussitôt démarré. J'ai constaté que la voiture prenait la direction de Bobigny. Elle traversait, sans hâte et sans bruit, des paysages désolés de ZUN – champs de ruines, quartiers misérables, bidonvilles, camps mystérieux entourés de barbelés et gardés par des miradors et usines – et a fini par s'arrêter devant un haut mur de béton. On était vraisemblablement à la limite d'une nouvelle ZUS. Une sentinelle a levé la barrière, et l'on a changé en effet d'univers : un paysage urbain plus animé et plus prospère succédait soudain aux banlieues tristes et dévastées. Bientôt, la voiture s'est arrêtée devant la préfecture et le policier qui m'avait adressé la parole en est descendu, a ouvert ma portière, m'a dit de le suivre, et m'a conduit à travers un dédale de couloirs à une antichambre où quelques personnes patientaient. Le policier a traversé la salle, s'est adressé à un huissier assis à une petite table devant une porte

Le Témoin gaulois – L'En Demain

capitonée, et lui a donné mon nom. Celui-ci a pris son téléphone, m'a annoncé, et nous a dit de nous asseoir et d'attendre un instant. Cinq minutes plus tard, le téléphone a sonné, et l'huissier m'a introduit dans le bureau tandis que le policier restait dans l'antichambre.

Au fond d'une salle claire et assez vaste, un fonctionnaire était assis à contre-jour, le dos tourné à une haute fenêtre, derrière un grand bureau. J'ai traversé résolument la pièce, et me suis assis délibérément en face de lui. L'homme, qui me regardait en souriant, m'a demandé :

« Vous me reconnaissez ?

– Sans doute ! (je suis habitué comme tout enseignant à feindre, pour ne pas les vexer, de reconnaître d'anciens élèves qui m'abordent parfois) Mais rappelez-moi votre nom, et expliquez-moi pourquoi vous m'avez fait arrêter ? »

– Vous n'êtes pas en état d'arrestation ! Il me semble qu'autrefois, vous acceptiez avec plus d'humour les plaisanteries de vos étudiants ? Mon nom ne vous dit rien ? Idriss Alami, aujourd'hui Yves Dudaourin, responsable des services de sécurité de la préfecture de Seine-Saint-Denis ! »

Le régime tente de gommer toutes traces d'origines étrangères, en encourageant notamment les immigrés ou descendants d'immigrés depuis 1950 à échanger leur nom contre l'un des deux-cent mille patronymes français tombés en désuétude au XIX^e siècle, ce qui a l'avantage, pour la police, de pouvoir aisément les suivre à la trace.

« Parbleu, oui ! Mais je ne m'attendais pas à vous retrouver dans cet emploi, il me semble que quand je vous ai connu, vous

Le Témoin gaulois – L'En Demain

n'aviez aucune sympathie pour la police et pour le ministre de l'intérieur de l'époque ?

– Que voulez-vous, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas ! J'ai fait beaucoup de chemin parce que j'ai compris beaucoup de choses.

– Et pourquoi désirez-vous me voir ?

– C'est tout simple, votre petit-fils Clément a disparu : j'en ai été averti par Paris. Il était sous surveillance depuis plusieurs mois, et on a tout lieu de penser qu'il est passé clandestinement à Saint-Denis. J'ai jeté un coup d'œil sur la liste des gens qui ont pénétré dans ma circonscription, il n'y en a pas plus d'une vingtaine par jour, et le jeune Clément n'y figurait pas. J'ai recherché votre dossier : tout y est en ordre, comme je m'y attendais. Je désire vous rendre service : débrouillez-vous pour retrouver votre petit-fils, expliquez-lui franchement la situation, et persuadez-le de rentrer avec vous, comme si de rien n'était. Il passera de la Liste des Suspects, où il figure déjà, à celle des Repentis. Autrement dit, on efface tout. »

J'ai dû pâlir pendant ce discours ; heureusement le policier consultait à ce moment son écran.

« Je n'arrive pas à croire cette fable ! Clément est un garçon bien dans sa peau, qui ne nous a jamais posé de problèmes ! Et à supposer que vos accusations soient fondées, qu'est-ce qui me garantit que vous ne vous servez pas de moi pour lui tendre un piège ?

– Cher Monsieur, comprenez bien que nous n'avons nul intérêt à grossir le nombre des jeunes gens égarés. Il est encore temps de le faire rentrer dans le droit chemin avant qu'il ne se

Le Témoin gaulois – L'En Demain

compromette davantage, mais vous seul avez une chance d'y parvenir. Je crains d'ailleurs que vous n'ayez pas le choix : un refus de votre part ne ferait que retarder son arrestation et au pire, le laisser courir à sa perte. De plus, vous vous rangeriez ainsi avec les vôtres dans le camp de l'anti-France, et nous sommes engagés contre elle dans une lutte sans merci.

– Et par quel bout voulez-vous que je commence mes recherches ? Je n'ai plus aucune relation à Saint-Denis depuis près de quinze ans !

– Vous souvenez-vous de Mahmoud, qui tient un bistrot rue de la République ? Il avait alors votre clientèle, comme celle de beaucoup de vos collègues, et vous m'y avez jadis invité pour discuter de mon D.E.A.

– Sans doute, mais que vient-il faire dans cette affaire ?

– Il s'appelle aujourd'hui Legoufflez, connaît beaucoup de monde, et c'est un point de départ comme un autre ! »

Finalement, j'ai demandé un délai pour réfléchir, mais Idriss ne m'a accordé que le temps de joindre ma femme par téléphone pour la consulter : « Vous pouvez tout lui dire, le service des écoutes n'ignore rien de votre histoire. » Il m'a fait conduire dans un petit bureau vide, j'ai seulement dit à Annie que je pensais commencer mes recherches à Saint-Denis sans repasser chez nous. Je l'ai sentie anxieuse, mais elle m'a simplement souhaité bonne chance. J'ai ajouté, avant de la quitter, que je la rappellerais le soir même.

Je me suis fait reconduire au bureau d'Idriss, qui m'a remis deux passeports et deux bracelets.

« J'ai été vraiment très heureux de vous revoir. Peut-être aurons-

Le Témoin gaulois – L'En Demain

nous un jour une occasion moins officielle de nous rencontrer ? – Ma foi, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas ! » Pendant que la voiture de police me conduisait à Saint-Denis, je me posais mille questions. Que signifiait cet entretien ? Mahmoud serait-il un indic ? J'avais peine à le croire, mais en quinze ans de dictature, un homme peut faire bien du chemin ! Pourquoi ce superflic s'intéressait-il à Clément ? Peut-être jugeait-il comme moi-même qu'il ne s'agissait que d'une escapade d'un fils de famille fatigué de ne pas avoir d'autre horizon que le mur de béton qui protégeait sa ZUS et souhaitait-il sincèrement le récupérer ? En tout cas, les propos de Camille se trouvaient corroborés par ceux du chef de la Sûreté. Et puis il était bel et bien repéré et suivi, le mal était déjà fait. Ainsi, le mieux était de retrouver Clément et d'essayer de le sortir de ce guêpier.

À ma demande, les policiers m'ont fait descendre derrière la cathédrale de Saint-Denis, qui se dressait maintenant, apparemment intacte, au centre d'une espèce de *no man's land*. Je m'immobilisai, fasciné par le spectacle : au lieu des bâtiments de béton datant du dernier quart du XX^e siècle dont j'avais gardé le souvenir, il n'y avait autour de la basilique qu'un vaste champ de ruines que le bulldozer avait tassées à hauteur d'épaule, et d'où émergeaient de loin en loin des pans de murs étroits qui avaient résisté à la destruction. Je contournai l'édifice, puis entrai machinalement dans le sanctuaire vide et silencieux que je parcourus jusqu'au quartier des gisants, où je retrouvai sans trop de peine celui d'Isabelle d'Aragon. Je lus l'épithaphe, notai machinalement ce que la défunte tenait de sa main gauche et me demandai ce que j'étais venu faire ici. J'avais tout au plus vérifié

Le Témoin gaulois – L'En Demain

que la cathédrale n'avait pas trop souffert et qu'il était en effet possible de donner un rendez-vous à cet endroit. En y entrant, j'avais remarqué que le quartier situé à sa gauche, au-delà de la rue Gabriel Péri, était apparemment intact. Je sortis aussitôt et pris une tranchée creusée dans les décombres qui devait me conduire dans cette direction, et retrouvai enfin la rue de la République, dans un quartier dont les maisons restaient debout, mais offraient un aspect saisissant de délabrement : murs écaillés, lézardés, chaussées encombrées d'ordures, vitrines vides souvent protégées par des planches ; on avait même réinventé les étals du Moyen Âge, surmontés d'un volet horizontal qu'on devait rabattre le soir... J'avais gardé le souvenir d'une rue piétonne animée où se pressait une population jeune et joyeuse, bordée de commerces sans luxe mais actifs qui occupaient tous les rez-de-chaussée des immeubles bas. Aujourd'hui, les passants étaient rares et tristes et ils se hâtaient silencieusement vers leurs destinations respectives. Parmi eux, rares étaient les jeunes ; ils ne tenaient plus le haut du pavé, en groupes colorés et bruyants, mais rasaient les murs, solitaires, ou s'y appuyaient bras tendus, le dos tourné à la rue, les jambes écartées, se soumettant avec une apparente résignation aux contrôles des miliciens. Je cherchais le petit café, « Au rendez-vous des amis » où j'avais eu jadis mes habitudes et dont le patron était Mahmoud. Après être passé deux fois devant sans le reconnaître parce qu'il avait brûlé et que l'incendie n'avait laissé de la façade qu'un trou béant, je finis par franchir le seuil et me dirigeai vers le comptoir qui occupait toujours le côté droit de la petite salle et derrière lequel je reconnus Mahmoud qui leva les bras au ciel en me voyant, me tendit les deux mains et en serrant

Le Témoin gaulois – L'En Demain

les miennes s'écria :

« Vous ne m'avez donc pas oublié ? Il y a si longtemps qu'on s'est vus, et il s'est passé tant de choses...

– Content de vous revoir, ai-je dit, cela doit bien faire dix ans que j'ai quitté cette université, j'ai souvent songé aux vieux amis de Saint-Denis, mais vous savez comment va la vie, on est pris dans un tourbillon, et il m'a fallu attendre la retraite pour revenir ici. Vous êtes donc toujours fidèle au poste ?

– Faut bien, les événements de 2007 m'ont ruiné, et si je n'travaillais pas je serais devenu fou après la disparition de mes enfants...

– Comment, Ali et à Aïcha ? Tous deux ?

– Ali a été tué pendant les événements : il a pas pris part aux bagarres, mais il voulait pas rester terré ici, et j'ai pas pu l'empêcher de sortir... Une patrouille l'a rencontré, et voilà !

– Et Aïcha ?

– Aïcha ? (le gros homme parut hésiter une fraction de seconde) Partie un jour, sans explication. Pourtant, on s'était pas disputés ! J'ai jamais su ce qu'elle était devenue.

– C'est justement ce qui est arrivé à Clément, mon petit-fils. Mais lui nous a laissé un mot disant qu'il allait voir son ami Philippe, que tout le monde croyait mort... (je ne mentais qu'à demi). C'est justement pour le retrouver que je suis ici. J'ai sur moi tous les papiers nécessaires pour le ramener sans problème. Vous connaissez bien toute la ville, pourriez-vous me mettre sur la voie ?

– Je connaissais toute la ville, mais la ville n'existe plus ! Une ZUN, c'est pas une ville et tout a bien changé. Pourtant j'peux

Le Témoin gaulois – L'En Demain

m'enseigner, revoir de vieilles connaissances, mais i'm'faut du temps. Revenez demain, même heure. J'aurai peut-être du nouveau ? »

Je le remerciai et pris congé, après avoir déjeuné de deux œufs sur le plat et confié mon sac au patron : je reviendrais dîner et le reprendrais avant la fermeture. La soirée serait longue. Je flânai dans ce qui restait du quartier, espérant tomber inopinément sur Clément ou sur Philippe. De rares tramways et camions circulaient encore sur l'avenue Carnot, et les seules voitures que je vis furent celles de la police ou de la milice qui passaient en trombe, leur sirène hurlant. Cela faisait un grand contraste non seulement avec mes souvenirs, mais aussi avec la circulation de la ZUN, où un trafic beaucoup plus fluide et silencieux que jadis, mais encore dense, animait les grandes artères : les véhicules particuliers avaient pratiquement disparu, mais les transports publics s'étaient beaucoup développés : bus, minibus et « collectes », ces taxis collectifs inspirés des chirouts du Proche Orient. Je constatai sans surprise que toute une partie des quartiers nord et est avait été rasée, en particulier mon ancienne université, à la place de laquelle avait poussé une usine entourée de bidonvilles. Je fus plusieurs fois interpellé par des patrouilles, mais n'eus pas de mal à justifier ma présence : mes papiers étaient en règle, je portais le bracelet de rigueur, et il était assez naturel que j'aie voulu revoir une ville où s'était écoulée une partie de ma vie. Fatigué, je revins vers l'ancien centre, et retrouvai Mahmoud qui m'avait préparé son fameux poulet yassa que je l'invitai naturellement à partager, les clients étant peu nombreux. Nous avons mangé d'abord en silence, avec le recueillement que

Le Témoin gaulois – L'En Demain

méritait la cuisine de Mahmoud, puis ce dernier a engagé la conversation :

« On vit comment dans votre ZUS ? Comment ça se passe ?

– La vie y est certainement plus facile et agréable qu'ici : la circulation est beaucoup plus dense, les rues sont plus animées, les maisons bien entretenues...

– Et le chômage ?

– Il y en a très peu, et vous voyez sans doute vous-même arriver chaque jour de nouveaux immigrants, c'est une concession qu'il a fallu faire aux entreprises.

– Ceux-là sont tenus à l'écart, vous n'en verrez heureusement pas en ville : ils sont logés dans des camps bien gardés près des usines et des chantiers.

– Quoi qu'il en soit, le plein emploi tient à des raisons qui ne sont pas saines. Une foule d'institutions emploient beaucoup de monde et ne produisent rien : la police, les milices et l'armée, sans compter le Service Civil obligatoire de deux ans, qui permet d'éponger huit cent mille chômeurs et le Service Disciplinaire que doivent accomplir tous ceux qui ne justifient pas de vingt-cinq heures de travail hebdomadaire au minimum : on les envoie notamment dans les mines de charbon et de fer récemment réouvertes et le B.T.P. Bien sûr, nous sommes à peu près en sécurité, mais au prix de contrôles incessants, comme ici, d'un appauvrissement général et de restrictions sévères.

– Des restrictions ? je croyais que c'était seulement pour nous ?

– Oui, le pays se suffit pour l'alimentation, les textiles et l'énergie, grâce aux centrales nucléaires et aux produits dérivés de l'agriculture. Mais les relations sont plus espacées avec l'Afrique

Le Témoin gaulois – L'En Demain

dont la Chine et les États-Unis se disputent les richesses, notre monnaie n'est plus convertible, nous exportons trop peu et dépendons entièrement de la Russie pour le gaz, de la Russie et des U.S.A. pour le pétrole, ce qui n'est plus très grave, mais toute notre électronique est d'origine américaine, comme vous savez, et ce genre d'importation suffit à absorber presque toutes nos ressources. Aussi, à part une toute petite minorité très riche, vivons-nous comme vous, avec une variété de produits qui n'excède pas de beaucoup celle dont on pouvait disposer au début du XIX^e siècle !

- Mais vous êtes en sécurité ?
- Relativement, oui. Mais nos jeunes se révoltent sourdement contre le carcan qui les étouffe, prennent contact avec l'extérieur. Notez que, si je ne les approuve pas, je les comprends ! Les attentats se font de plus en plus fréquents, et la présidente essaie de faire endosser la responsabilité de son impuissance à des boucs émissaires : policiers de la base, magistrats, ethnies d'immigrés, puissances étrangères, que sais-je ?
- Donc, la présidente Alcédiane Princesse, c'est de la merde ?
- Je crois seulement qu'avec un peu plus de générosité et d'inventivité on aurait pu apprendre à vivre ensemble, à aider les pays africains et asiatiques les plus pauvres à sortir de la misère : il aurait suffi de cesser de leur sucer le sang comme des vampires. Il aurait fallu, bien sûr, renoncer à un développement effréné qui d'ailleurs ne profitait qu'à quelques-uns, mais nous n'en serions pas à vivre sous la contrainte, isolés du reste du monde, et à connaître cette régression économique sans

Le Témoin gaulois – L'En Demain

précédent ! Princesse suit l'opinion au lieu de lui montrer le chemin, et tout le monde est perdant à ce jeu. »

« Ma foi, me disais-je, si tu veux de la matière pour un rapport à la police, te voilà servi ! »

Après avoir récupéré mon sac, j'ai déniché le vieil hôtel minable que Mahmoud m'avait indiqué : il n'y en avait pas d'autre, et j'en serais le seul client. Je montai dans ma chambre et appelai Annie pour lui dire que j'avais rencontré quelqu'un et avais bon espoir, mais n'aurais rien de nouveau avant le lendemain soir ; de son côté, elle n'avait rien non plus à m'apprendre. Puis j'ai ouvert mon livre et me suis endormi presque aussitôt, épuisé.

Vendredi 16 juillet 2021

Au réveil, j'ai dû renoncer à utiliser la douche, depuis longtemps hors d'usage, fait quand même une toilette consciencieuse dans le lavabo ébréché, me suis rasé, et je suis descendu déjeuner. Il était déjà neuf heures, mais je voulais remettre à plus tard l'analyse de la situation, et j'ai pris mon faux café lentement, en observant la salle. Quelques ouvriers se tenaient debout devant le comptoir, silencieux comme les deux femmes qui occupaient une autre table et deux miliciens qui prenaient un verre de vin en face de moi, le talkie-walkie rivié à l'oreille et l'œil aux aguets.

Remonté dans ma chambre, j'ai fait le point. Il ne me restait qu'à attendre aussi patiemment que possible le rendez-vous de Mahmoud. Le mieux était de passer cette journée à étudier la basilique, ce serait un excellent prétexte à donner aux patrouilles. Avant de m'y rendre j'ai acheté un épais cahier noir dans lequel je pourrais inscrire notes et croquis, puis me suis engagé sans hâte dans la tranchée que j'avais suivie la veille en sens inverse.

Le Témoin gaulois – L'En Demain

Comme j'avais faim, je repris à midi la direction du centre par la rue Gabriel Péri où j'achetai un sandwich et une bière dans une boutique fort sale et sombre, puis je retournai à la basilique, où je passai l'après-midi qui me parut longue, malgré l'intérêt du monument : j'avais évidemment l'esprit ailleurs.

Mahmoud me reçut chaleureusement, et me dit avec un grand sourire en ouvrant la porte d'un petit escalier qui montait à son appartement de m'y rendre, il y avait une surprise pour moi. Arrivé au premier étage, je frappai discrètement. La porte s'ouvrit et je poussai un cri de joie : Clément en personne se tenait dans l'encadrement.

« Bonjour ! dit Clément, qui avait les traits tirés et l'air soucieux.

– Comment ? tu es ici ?

– C'est plutôt à moi de m'étonner ! Comment as-tu eu l'idée de venir me chercher à Saint-Denis ?

– Mais nous avons lu ton dernier blog, et Camille a su le déchiffrer : elle a compris que tu avais donné rendez-vous à Philippe devant le gisant d'Isabelle d'Aragon à 12 heures 50...

– Quel Philippe ?

– Mais ton ami de Saint-Denis !

– Je rêve ? Tu sais bien qu'on ignore ce qu'il est devenu ! Et je n'ai jamais donné un rendez-vous à 12 heures 50... à midi et demi ou une heure, ça peut arriver ! Et puis je n'ai rien écrit sur Saint-Denis, que je ne connaissais même pas il y a huit jours ! Décidément, Camille a beaucoup d'imagination ! À quoi joue-t-elle ?

– Bon, peux-tu me dire ce que tu fais ici ?

– Allons faire un tour, les murs ont des oreilles ! »

Le Témoin gaulois – L'En Demain

Une fois dans la rue, il m'a expliqué :

« C'est mon réseau qui m'a chargé, le soir du 8, de prendre contact avec quelqu'un de la ZUS, et qui m'a exfiltré.

– Et tu as accepté d'y aller, sans savoir ce qu'on allait te demander ?

– Que veux-tu, je n'étais jamais sorti de notre ZUS, c'était une occasion unique, non ?

– Et de quoi s'agissait-il ? Mahmoud est-il au courant ? Peut-on lui faire confiance ?

– On ne doit faire confiance à personne. À toi, je peux seulement dire que ta démarche me rend suspect aux yeux des membres de mon réseau, qui m'ont exclu et prié de rentrer chez mes parents le plus tôt possible.

– Tu crois qu'ils t'en veulent ?

– Penses-tu, dit il avec un pâle sourire, ils savent que je ne les trahirai jamais !

– Dans ce cas, si tu es prêt, il faut rentrer à mon hôtel avant le couvre-feu : nous passerons dire au revoir à Mouhamad...

– Tu as raison, ici, on tire à vue sur les promeneurs attardés. Et puis je récupérerai mes affaires que j'ai laissées chez lui. »

Nous sommes arrivés à l'hôtel cinq minutes avant le commencement du couvre-feu. Je pris une chambre pour Clément et nous avons téléphoné à Annie puis aux parents de Clément que tout allait bien et que nous serions chez eux dès le lendemain. Annie nous y attendrait, et on tuerait ensemble le veau gras. Sur quoi j'embrassai Clément, qui paraissait ment absent, et allai me coucher. J'aurais dû me sentir parfaitement heureux, mais la conduite de mon petit-fils me paraissait bizarre et j'ai mis

Le Témoin gaulois – L'En Demain

longtemps à trouver un sommeil peuplé de cauchemars.

Samedi 17 juillet 2021

Au réveil, j'ai écouté la radio avant de quitter ma chambre : on s'apprêtait à célébrer une grande fête en l'honneur de la présidente Alcédiane Princesse, qui descendrait les Champs-Élysées jusqu'à la place de la Concorde parmi un grand concours de peuple. Là, elle recevrait à 11 heures les vœux des deux assemblées, qui l'avaient proclamée présidente à vie à l'unanimité. Pressé de quitter ce séjour déprimant et de retrouver les miens, je suis descendu déjeuner dans la salle où Clément m'a rejoint, mais il s'est contenté de prendre un café. Malgré la chaleur, il portait un blouson de demi-saison dans lequel il transpirait, mais je n'ai pas réussi à le convaincre de l'ôter. J'ai réglé l'addition et nous sortions pour gagner en hâte le métro quand nous avons vu, rangée devant le café, la voiture de police qui m'avait amené.

Le policier qui était assis à côté du chauffeur – c'étaient ceux de la veille – est sorti, a effleuré sa casquette de la main droite en guise de salut, a ouvert la porte arrière et nous a priés de monter : ils étaient chargés de nous reconduire, cela simplifierait les choses. Une fois la voiture lancée, il m'a dit de lui remettre les deux passeports et les deux bracelets : nous n'en aurions plus besoin. Persuadé comme Clément, je crois, qu'on nous arrêtaient, je l'ai prié pourtant, afin de tester sa réaction, de nous déposer à l'adresse de mes enfants. Il s'est contenté de répéter ma demande au chauffeur. Cependant la voiture franchissait le mur de la ZUS et bientôt elle nous a déposés à l'adresse indiquée avant de disparaître.

Clément, après un instant d'hésitation, m'a dit qu'il avait une

Le Témoin gaulois – L'En Demain

dernière course à faire pour son ancien réseau. Je voulais naturellement l'accompagner, ou que du moins il aille d'abord embrasser Annie et ses parents, mais il m'a affirmé qu'il serait rentré d'ici vingt minutes, et est parti d'un pas pressé. Quand je suis arrivé chez eux, tout le monde a été très déçu de me voir sans lui : pour les faire patienter, j'ai entrepris un récit détaillé de nos retrouvailles, en attribuant mon départ pour Saint-Denis à l'interprétation que Camille avait faite de son blog (ils étaient sans nouvelles de l'amie de Clément, bien qu'ils l'aient invitée), sans toutefois mentionner le rôle d'Idriss qui ne laissait pas de m'inquiéter. À ce moment on a entendu au loin une dizaine de fortes explosions suivies d'une fusillade et presque aussitôt, dans l'avenue, les sirènes des voitures de police, de pompiers et des ambulances. On a allumé le mur d'images, les scènes habituelles de carnage se sont succédées : une dizaine de kamikazes s'étaient fait sauter simultanément dans la foule, non loin de l'estrade officielle. Profitant de la panique, un nombre toujours croissant de manifestants avaient entouré la tribune présidentielle, exigeant la démission d'Alcédiane et de ses ministres. Fait inouï, la caméra montrait la présidente donnant l'ordre à la police et à l'armée de les disperser, et un officier lui répondre qu'on ne pourrait maîtriser par la force une telle situation, et l'adjurer de démissionner, ce à quoi elle a fini par se résoudre, terrifiée de voir le mince cordon de C.R.S. qui la protégeait plier sous la poussée de la foule. Aussitôt une escouade a encadré sa voiture pour la conduire vers une destination inconnue, la foule s'étant ouverte « spontanément » au passage du convoi.

Dimanche 18 juillet 2021

Le Témoin gaulois – L'En Demain

Nous avons appris que Clément était au nombre des kamikazes, ce qui me désespère mais ne m'a pas surpris. En lui faisant emporter sous son blouson une ceinture d'explosifs, ses camarades ne lui laissaient aucune chance, et il le savait : il aurait dû logiquement être obligé de l'actionner au moment de la fouille, qui est très sévère, à l'entrée de la ZUS. C'est l'intervention d'Idriss qui a changé le cours normal des choses en nous évitant précisément cette fouille. Je croyais naïvement qu'il voulait me rendre service, en fait il faisait sans doute partie du complot qui a mis fin à la carrière d'Alcédiane Princesse. Clément, se sachant perdu, n'avait plus que le choix de sa mort. Combien de kamikazes se sont trouvés dans ce cas ?

J'ai tenté de reprendre contact avec Camille, qui a disparu de son domicile. Était-elle plus engagée dans la Résistance qu'elle ne m'a dit ? Ou bien complice d'Idriss ? Celui-ci a-t-il manipulé le réseau en me faisant retrouver Clément, ou bien ont-ils agi de concert pour obliger mon petit-fils à exécuter une action qui ne pouvait que lui répugner, étant donné son caractère et son éducation ?

Adam Shark, l'ex-rival malheureux de Princesse, qui a pris le chemin de l'exil, est sorti de sa retraite politique forcée pour faire don de sa personne à la Nation, en se présentant comme seul recours contre le chaos. Pulchérie Latrique, absente pour raisons de santé lors de la cérémonie d'hier, appelle les patriotes à se rallier à lui.

Lundi 15 août 2021

On sait que, voici environ dix ou onze ans Alcédiane a remplacé *La Marseillaise* dont les âmes sensibles dénonçaient depuis

Le Témoin gaulois – L'En Demain

longtemps les paroles sanguinaires, par un hymne à sa gloire. Shark a décidé de l'adopter à son tour, à un mot près :

*« Une flamme sacrée
Monte du vieux sol franc
Et la France enivrée
Te salue par ce chant.
Tous tes enfants qui t'aiment
Ont répondu présent
À ton appel suprême*

Refrain

*Shark aussi, nous voilà !
Devant toi, le sauveur de la France
Nous jurons,
Filles et gars
De servir et de suivre tes pas... »*

Le premier mot du refrain est à vrai dire, dans la version officielle, « *Président(e)* », mais l'usage s'était de puis longtemps établi de dire « *Alcédiane* ».

En revanche, il marquera le retour aux valeurs de la République en reprenant la devise « Liberté, Égalité, Fraternité » à laquelle Alcédiane avait substitué « Famille, Travail, Nation ».

Épilogue

*« Y en a qui mégrice l'caractère
Ye n a »qui mégrice padutou »*

(Raymond Queneau)